

The background of the cover is a dark charcoal grey, densely decorated with a repeating pattern of stylized orange flowers. Each flower has five petals and a central orange circle with radiating lines. Interspersed among the flowers are swirling orange lines, some with small circles at their ends, and small orange buds. A large, white circle is centered on the cover, containing the author's name and the title.

Hyam Zaytoun

VIGILE



Un bruit étrange, comme un vrombissement, réveille une femme dans la nuit. Le silence revenu dans la chambre l'inquiète. Lorsqu'elle allume la lampe, elle découvre que l'homme qu'elle aime est en arrêt cardiaque.

Avec intensité et une attention magnifique aux mots, Hyam Zaytoun reconstruit l'expérience d'une nuit traumatique où son compagnon s'est retrouvé subitement dans l'antichambre de la mort. Comment raconter l'urgence et la peur ? la douleur et une vie qui bascule dans le cauchemar d'une perte brutale ? Écrit cinq ans après cette nuit, *Vigile* irradie de l'amour qui habite chaque phrase.

Comédienne, Hyam Zaytoun joue régulièrement pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Elle collabore par ailleurs à l'écriture de scénarios. Elle est aussi l'auteur d'un feuilleton radiophonique (« J'apprends l'arabe ») diffusé sur France Culture en 2017. Vigile est son premier roman.



LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

Hyam Zaytoun

VIGILE

récit



LE TRIPODE

VIGILE

1. Nom féminin.

Office célébré la veille d'une fête importante. [...]

2. Nom masculin.

*Gardien de nuit. Personne qui exerce une fonction de surveillance.
[...]*

3. Adjectif.

*S'applique à un état de veille ou de vigilance (état vigile),
spécialement dans « coma vigile ». [...]*

Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française

C'est une histoire de pulsation. Une certitude physique qui mute en pensée. Ça me traverse, dans la cuisine, alors que tu es là, juste derrière moi. À peine un mètre nous sépare. Nos corps s'activent pour préparer le repas et nos cœurs étrangement battent plus qu'à l'ordinaire.

Ça ne va pas. On ne peut pas continuer comme ça.

Ce n'est pas de s'être disputés, pas non plus d'avoir dit qu'on allait dans le mur, qu'il fallait gagner plus d'argent sinon on ne s'en sortirait pas. À peine dits, ces mots-là, je les regrette. Tu fais tout ce que tu peux et moi aussi. Non, la pensée qui me traverse n'a rien à voir avec tout cela. Elle me fait peur autrement. C'est une alerte physique, la sensation d'être en survoltage, oui, une histoire de pulsation.

Je n'aime pas me coucher sans toi. Ni m'endormir triste ou fâchée. Mais je suis trop groggy pour veiller longtemps avec ce rhume qui m'épuise, le comprimé qui m'assomme. Je monte seule. Un peu avant, tu me dis que tu as mal à la poitrine. Des courbatures sans doute d'avoir porté le gros meuble hier soir. Veux-tu que j'appelle un médecin ? Je demande, au cas où. Il est vrai que mon père sort d'un infarctus. Alors je pose la question. Mais tu ris, balayes la proposition d'un geste. Ce n'est rien. Je vais me coucher.

La nuit profonde m'empêche d'émerger. J'essaye en vain de trouver l'interrupteur. Arrête.

Tu fais le malin, je crois. C'est une blague, ce vrombissement de bouche. Ce jeu étrange que tu fais au milieu de la nuit. Serait-ce que je ronfle et tu te moques ?

J'ai tant de mal à vaincre le sommeil, cette nuit-là.

Dans le noir je te parle, te demande d'arrêter, je t'appelle : ce n'est pas drôle.

L'interrupteur, je ne le trouve pas, mon cœur bat la chamade, je dois savoir déjà : ton front que j'ai touché est trempé de sueur...

La lumière. Ton visage, tes yeux fixes. Tu n'es plus là. Une secousse encore.

Tu n'es plus là.

Je t'appelle, t'appelle, Antoine, Antoine. Monstrueux sentiment d'abandon.

Tu ne peux pas me faire ça.

Mon cœur bat la chamade. Mes mains tremblent.

Je me lève, essaye de rassembler mes pensées, juste agir, faire les bons gestes dans le bon ordre. La peur, elle est là, mais je dois agir. Arriver à descendre les escaliers jusqu'au salon. Attraper mon téléphone, composer le 18.

Je remonte les escaliers, pose le téléphone en mode haut-parleur.

Je commence à masser ta poitrine. Le lit est trop mou.

Un homme décroche. Je dis, Mon mari a fait un infarctus. Je donne l'adresse. On me demande si je sais faire un massage cardiaque, je dis, Oui.

— Vous l'avez mis par terre ?

Non, je réalise que non, que ça ne peut pas marcher.

Je tire doucement ton corps pour le faire glisser par terre. Je crois que j'y arrive sans trop heurter ta tête. Je dis, Je ne sais plus comment on compte pour le bouche-à-bouche. La voix :

— Vous ne faites que le massage.

Mes mains sur ta poitrine, mes mains imbriquées l'une dans l'autre, pour me donner la force. À genoux, je donne mon poids dans ta poitrine et souffle pour deux. Il y a une semaine jour pour jour, j'ai reçu dans la boîte aux lettres un petit mémo des pompiers, intitulé « Les gestes qui sauvent ». Un carton avec les numéros utiles, en cas d'urgence. Et un petit dessin illustrant le massage cardiaque. C'est un après-midi chargé. Pourtant à mon bureau, je croise les mains comme il faut, mime, pour moi, le geste qui sauve, appris lors de ce stage de secourisme à la Croix-Rouge, il y a quatre ans, une bonne résolution de jeune maman. J'y ai peu repensé, j'ai si souvent laissé traîner ce genre de papier pour le jeter plus tard...

L'oxygène te quitte peu à peu, je le vois à ton front, à ton visage qui perd sa couleur. Je donne mon poids dans ta poitrine, continue de t'appeler.

Reviens mon amour.

À l'autre bout du fil, la voix me dit :

— Vous continuez.

Je n'ai pas le droit de flancher puisque je sais quoi faire.

Le temps passe, il faut qu'ils arrivent vite, les pompiers. Alors, le geste, le geste, le geste qui sauve, répétitif. Il fait passer ma peur, occupe mon énergie, tout entière dans mes mains, dans mon dos qui s'incline, près de toi, en rythme...

Je vois les minutes s'égrener sur le téléphone et les pompiers n'arrivent pas.

Le découragement, immense.

Je le dis à cet homme à l'autre bout du fil. Quand arrivent-ils ?

Pourquoi ne viennent-ils pas ? Je ne vais pas tenir.

Ta vie précieuse entre mes mains, mon chéri, c'est tellement difficile...

La mort est comme un diable qui susurre à l'oreille que c'est déjà trop tard, que tu m'as quittée désormais, que je ne vais pas y arriver. Je lui fais face avec mon corps qui tremble à n'en plus pouvoir, avec ces gestes que j'ai appris, comme une prière à laquelle s'accrocher.

Et puis soudain, au moment où la peur est à son comble, tu inspires.

Une inspiration.

Une seconde où tu reprends vie.

Une petite décharge électrique.

Ton visage était violet, il reprend ses couleurs.

Tu es reparti déjà, mais en moi la colère est arrivée en flots. Je ne te lâcherai pas.

Je suis une machine à oxygène. Le temps ne compte plus.

Et dans cette respiration puissante qui convoque des forces inconnues, une autre transe se rappelle à mon corps.

Souffler. Inspirer. Tout entière plonger dans une vague, qui me porterait au-dessus. L'autre lame est puissante, s'enfonce jusqu'aux entrailles et éclate au cerveau. Elle cisaille, creuse et broie, elle cherche au plus profond. Tu vois, j'ai le visage blême, celui qui ne fait pas semblant.

L'enfant met toute la nuit à venir.

J'ai décidé de tenir, jusqu'au bout, sans péridurale. La nuit est longue mais je veux toute ma force pour le mettre au monde. Tu me tiens la main. Je sens les contractions me traverser et j'arrive, j'en suis fière, à faire passer la douleur à force de souffle, à force de détente.

Tu tiens ma main, je sens ton impatience.

Au matin, je suis terrorisée. Mettre au monde. Je n'y arriverai pas. Imaginer ce corps qui me passe au travers et la douleur supplémentaire, non.

La sage-femme a ces mots :

— Il est 8 h 41, à 9 h 05 il est dehors, votre enfant.

9 h 03 : tu tiens ton Victor dans les bras, le porte haut. Son premier souffle, c'est pour toi.

On a fêté les trois ans de Victor, il y a quelques jours. Margot a six ans.

Dans la nuit, dans mes cris, ils se réveillent, voient tout. Leurs visages, l'émotion qui les traverse à cet instant, je ne sais plus.

Est-ce que je les regarde même ?

— Papa a fait un infarctus. J'ai appelé les pompiers.

Et moi qui n'ouvre pas mes bras pour les accueillir.

Leur amour doit être bien fort, pour qu'ils s'éclipsent comme cela, sans que j'aie rien d'autre à dire. Oui, bien fort leur amour, pour que dans le lit, ils repartent, sans un pleur, sans un cri.

Mes mains sur ton cœur en rythme. Je dois être avec toi. La voix, de nouveau, à l'autre bout du fil :

— Vous êtes toujours là, vous continuez ?

Oui, je dis, Oui. Je réalise que je n'ai pas ouvert la porte pour l'arrivée des pompiers. L'homme me dit d'y aller. Non je ne te lâcherai pas.

— Margot ! Va ouvrir la porte d'entrée, j'ai oublié.

La clé est accrochée trop haut. Margot attrape un tabouret, que Victor maintient, elle tourne la clé au moment où les pompiers sautent par-dessus la grille du jardin.

Ils sont là. Leurs pas dans l'escalier. Le bruit des bottes, des voix. Une main se tend vers moi, me détache de toi, me porte sur le côté. Elle a pris le relais. La main, leurs mains. Les machines. L'attirail qui doit te maintenir oxygéné. Le temps que...

Je dois sortir de la chambre. C'est à eux maintenant.

J'obéis. En pilotage automatique, mais avec ce soulagement étrange, stupide, de n'avoir plus toute ta vie entre mes mains. Puisqu'ils sont arrivés.

Je quitte la chambre.

Dans celle d'à côté, Victor me demande s'ils peuvent se rendormir. Tant de douceur, de calme, de sang-froid, en eux. Je n'en reviens pas. Oui. Oui. Vous pouvez vous rendormir.

Je devrais savoir que ces minutes sont décisives. Que l'on ne va pas seulement prendre le relais. On va choquer. Une fois, deux fois, trois fois... Combien pour toi ? Va-t-on se battre davantage parce que tu es jeune ? Parce que tu es papa ?

Je repense à ce matin, il y a quelques années, où j'ai vu les pompiers défibriller, juste sous les volets. La petite mamie d'à côté. Elle est partie comme ça, juste après un café, elle s'est effondrée, dit son mari, ce vieux bonhomme que l'on croise tous les jours arpentant le quartier. La vie sans l'autre, quand on l'a partagée si longtemps, est-ce qu'on s'y habitue ? Dans nos jardins mitoyens, ses hirondelles la cherchent encore.

Sage comme nos enfants, je te quitte. Te laisse entre leurs mains. Mes jambes ont disparu dans la bataille, mais je descends les escaliers. Mes mains tremblent toujours, rien n'y fait.

Dans la cuisine, je compose le numéro de tes parents. Pourvoyeuse de malheur que je suis, j'ai la voix calme pour épargner, j'essaye d'être le plus clair, le plus simple possible.

— Mais... C'est si grave que ça ?

Ton père a cette phrase, cette phrase-là qui me brise, me force à dire Oui, c'est grave, il faut venir.

II

Emballé dans une couverture de survie, porté le long des escaliers sur un brancard, tu me quittes. Et l'on me dit que l'on t'emmène à l'hôpital Mondor à Créteil, en cardiologie.

Il y a quelques mois c'est Walid, mon père, qu'on a emmené là-bas. Mais au moment du départ, les pompiers attendaient une réponse et l'ambulance est partie sans que Lucie, ma mère, sache où le rejoindre. Étrangement, elle a attendu toute la journée sans qu'on la rappelle, sans oser prendre son téléphone, sans nous alerter ma sœur et moi. C'est par hasard, parce que je la contacte ce jour-là, que j'apprends la nouvelle. Je multiplie les coups de fil et finis par tomber sur l'interne en cardiologie à Mondor, qui nous rassure. L'infarctus a été pris à temps et mon père est tiré d'affaire.

Comme je comprends maintenant la stupeur et le temps qui s'arrête.

Les pompiers montent ton corps dans l'ambulance, ferment les portes, démarrent. Il n'y a pas de place pour moi. On t'emmène directement au bloc. Il faut t'opérer, enlever le caillot qui asphyxie l'artère. Et prier pour que ton cœur tienne le choc. Et prier pour que ton cerveau n'ait pas souffert.

Je referme la porte de la maison et le silence devient terrible.

Mais heureusement il y a à faire : j'appelle Anne et Marc, les voisins. Avec les enfants, on s'habille à la hâte, on les rejoint. Victor et Margot mangent un peu, je trempe mes lèvres dans la tasse de thé qu'Anne m'offre gentiment. Une jolie tasse en porcelaine. Ce froid contact à mes lèvres me fige et suffit à me faire comprendre que je serai incapable de boire ou de manger.

Marc propose d'emmener Margot à l'école avec ses enfants. Je les laisse partir et rentre à la maison avec Victor. Je veux pour lui la douceur de Lucie, ma mère.

Elle vient, elle me serre dans ses bras. Dans notre étreinte fébrile, je sens la force qu'il lui faut pour être là. Lucie a le visage rougi de larmes, creusé par

l'inquiétude. Je me dis qu'elle a conduit les mains tremblantes, qu'elle n'a eu de cesse de penser au pire tout au long du chemin. Je la connais, je suis pareille. Une fille inquiète. Une fille capable d'échafauder, en peu de temps, le plan de survie d'un drame non encore advenu. Je repense à ces soirs où ma mère pouvait rentrer un peu plus tard qu'à l'accoutumée, où ma sœur Lila et moi, encore petites, l'attendions seules à la maison. L'angoisse soudain montait si fort que je me réfugiais dans l'armoire de Lucie, pleurais dans ses vêtements comme si elle était morte, entraînaï ma sœur dans ce mélo d'orphelines... jusqu'à ce que Lucie rentre, bien vivante.

Aujourd'hui une énergie bien différente m'anime et me fait tenir debout. Sans doute encore l'adrénaline, déjà le combat gagné, toutes ces minutes à te maintenir oxygéné. Mais aussi le gouffre que j'entrevois dans les yeux inquiets de ma mère et qui ne me laisse pas le choix : je ne peux être sa petite fille ce matin. Et cela me rend froide, presque fuyante à son égard. Une part de moi voudrait lui laisser accès à mes émotions, mais c'est impossible.

Alors, je fais la part des choses. Je sais qu'elle sera précieuse auprès des enfants et qu'ils seront bons pour elle. Je lui confie Victor pour la journée. Lucie a cette façon merveilleuse de comprendre les enfants, de leur laisser une grande liberté de jeu et de parole, tout en étant à l'écoute. Elle s'est tant occupée d'eux déjà. Elle nous a si souvent aidés, dans nos vies irrégulières aux plannings incertains. Elle est celle grâce à qui l'on peut partir en tournée, jouer le soir au théâtre, passer une audition, quand nous sommes tous les deux sur le pont. Elle ne dit jamais non, malgré la fatigue. Et tant qu'elle pourra, je le sais, elle sera là pour eux, pour nous. Lucie emmène Victor chez elle. Je l'embrasse et lui promets des nouvelles dès que j'arriverai à l'hôpital.

Je marche jusqu'à l'école primaire. C'est à moi de dire, d'expliquer.

Dans le préau, alors que j'attends la directrice, j'aperçois Margot qui se range avec les élèves de sa classe. J'ai soudain envie de revenir vers elle, de la prendre dans mes bras et de l'emmener. Mais je sais l'effort qu'elle fait pour être là avec son petit cartable sur le dos. Alors je me retiens. J'espère que le quotidien d'une journée de classe va empêcher l'angoisse de poindre trop. Mais déjà les élèves lui posent des questions, déjà la maîtresse a le visage grave.

— Je veux que mes enfants soient heureux. Quoi qu'il arrive. Peut-être que leur papa ne s'en sortira pas. Mais je veux qu'ils soient entourés. Que l'école

soit joyeuse pour eux.

C'est cela que je dis, dans le bureau de la directrice. Et parce que cette femme, que je connais à peine, laisse couler ses larmes, les miennes aussi jaillissent.

Sur le chemin, je rappelle notre amie professeur qui s'inquiète de ne pas te voir arriver auprès de ses élèves, pour mener ton atelier théâtre. J'appelle aussi une amie du quartier que je devais voir. Dans la tourmente, cette façon policée d'annuler chacun de mes rendez-vous, de dire le drame en peu de mots. Et m'accrocher.

Tendre des fils. Ne pas se laisser submerger par la déferlante.

Je frappe à la porte de Laure, notre voisine. Je conduis trop peu et ne me sens pas capable de prendre la voiture pour aller à l'hôpital. Laure annule illico ses rendez-vous. Elle me conduira bien sûr. Auparavant, et parce qu'attendre trop longtemps avant ta sortie du bloc ne servirait à rien, elle tient à m'emmener chez notre médecin généraliste, pour qu'il me prescrive un anxiolytique. De quoi tenir dans l'épreuve.

Dans le cabinet, les yeux tristes du médecin me désolent. L'ordonnance, je la prends, j'achète les médicaments. Mais je n'avale pas le comprimé. Je n'ai pas envie de consolation. Et j'ai besoin de toute ma tête.

En rentrant à la maison, ta veste, posée sur la chaise dans l'entrée, me bouleverse. Prendre ton portefeuille dans cette poche est au-dessus de mes forces.

Je tente de composer une petite valise, de choisir dans ton armoire ce qui serait utile. Chacun de tes vêtements me nargue cruellement. Ils sont intacts. Une vie plus solide que la tienne, on dirait, ces choses qui t'appartiennent.

Dans la salle de bains, je rassemble quelques affaires : du savon, un rasoir, de la mousse à raser. Tout cela sans savoir vraiment ce qui sera utile ou pas. Je décide d'emporter ton parfum, que nous avons choisi ensemble.

Dans la voiture, Laure et moi contemplons en silence l'autoroute, les paysages de banlieue gris, où le bitume domine. En ce début d'avril, les arbres sont encore dépouillés. La nature tarde à éclore. J'aime pourtant tellement cette période de l'année où les fleurs reviennent, où le soleil perce enfin. C'est ma renaissance à moi aussi.

Il y a quelques jours, pour mon anniversaire, tu m'as invitée au restaurant. Cette attention m'a émue, parce que je sais combien, pour toi, c'est compliqué d'être fêté, de fêter les autres. Comme une pudeur venue de l'enfance, une façon d'aimer au long cours, qui n'aurait pas besoin d'extras. Nombre de fois, je t'ai reproché cela. Alors cette surprise, je t'en étais reconnaissante. Je repense à ce cadeau que tu m'as fait alors que tu ne roules pas sur l'or, à cette ironie du sort qui me fait te perdre au moment où je t'aime encore plus. Et à ma tristesse s'ajoute l'amertume, la colère d'une enfant qui se réjouissait d'être fêtée et que l'on a punie.

J'écoute un à un les nombreux messages reçus depuis ce matin. La nouvelle a presque déjà fait le tour du quartier et, par des connexions que j'ignore, elle est parvenue jusqu'à des amis d'enfance, jusqu'aux récents copains de scène. Cela va vite, ce qui se tisse autour de nous, de témoignages de soutien, de pensées inquiètes, de propositions d'aide.

Nous arrivons à l'hôpital. Alors qu'on cherche à se garer, j'aperçois mon père, Walid, qui descend d'un taxi et se dirige vers le bâtiment principal, trop loin pour que je puisse lui faire signe. Mon cœur se serre à le voir marcher le long de ces bâtiments gris. Il est venu dès qu'il a su. Je reconnais là son empressement dès que la santé est en jeu. Cela me touche et m'inquiète à la fois, car je redoute ses conseils, ses interventions auprès des internes.

Le parking est complet. Laure me propose de descendre, elle me rejoindra. J'ai du mal à lire les panneaux, à me diriger dans l'hôpital. Mon cœur bat trop fort. Je dois m'y prendre à plusieurs reprises pour choisir le bon couloir, le bon ascenseur. Au service cardiologie, on me renvoie vers le service réanimation. Tu viens d'être opéré, et c'est là qu'on t'emmène. Sans bien saisir ce que cela implique, je suis les panneaux, monte les dernières marches et soudain, au détour d'un couloir, un brancard, ta silhouette recouverte d'un drap, ton visage. Dans un sursaut je t'appelle :

— Antoine !

J'y crois. Tes yeux vont s'ouvrir, ta main se tendre vers moi dans un sourire. Mais tes yeux restent clos, ton corps silencieux. Presque sans un regard, le brancardier te mène à la chambre où l'on va t'installer. Le galop dans mon cœur s'écrase absolument. Je me sens si bête. Ce serait trop facile de pouvoir te retrouver, comme cela, fraîchement sorti d'affaire. J'aurais dû savoir et les pompiers l'ont annoncé :

Tu es curarisé.

Plongé dans un coma artificiel.

Tu dors de ce sommeil qui ressemble à la mort, celui-là même que Juliette s'infligea pour échapper au mariage forcé et retrouver Roméo, avant qu'il ne se verse le poison, la croyant perdue à jamais.

Dans le petit bureau où l'on m'a conduite, il n'y a ni fiole, ni poignard pour assouvir mon désespoir. La fenêtre n'offre qu'un spectacle morose, sans orage ni trombes d'eau, pas même l'éclat d'un soleil indécemment, mais à l'image de notre drame, contre lequel personne ne se rebelle, un gris banal. La chef du service de réanimation s'assoit en face de moi. C'est une femme d'à peu près mon âge, son visage est grave, son regard profond. Je sais tout de suite qu'elle ne m'épargnera pas la vérité. Elle ne me quitte pas des yeux, à me dire le peu d'espoir qu'il y a. Trente minutes d'arrêt cardiaque, même avec un massage, c'est énorme. Si le cœur est reparti, le cerveau a forcément souffert, tes fonctions vitales...

Te réveilleras-tu de ce coma où l'on t'a plongé ? Et si tu te réveilles, qui seras-tu ?

Un « légume » ?

Elle a les mots de la médecine, ceux que j'ai oubliés maintenant, mais que je répéterai ensuite à tous ceux qui doivent savoir. Des mots qui font qu'on ne s'écroule pas, des mots techniques pour communiquer, pour expliquer, c'est toujours ça de pris sur la douleur. Et ça me parvient clairement. Je le savais déjà. Les secondes qui se sont égrenées sur mon téléphone le temps de la bataille, il a fallu les ignorer. Ne pas se poser la question de l'espoir. Maintenant le pronostic.

Mon amour je le savais, tu es entre la mort et la vie. Mais ton cœur bat.

Tu es plus vivant que tout à l'heure.

Alors je veux me raccrocher à la pensée de te retrouver.

Dans les yeux de cette femme, l'effort de vérité est empli d'empathie. Et ce respect-là me donne des forces. Ces mots que je lui dis :

— Je sais que je serai capable de m'en occuper, même s'il est handicapé, même s'il n'est plus le même. J'en suis capable. Pourvu qu'il sache qui je suis, qui nous sommes.

C'est étrange de dire cela, mais c'est ma façon à moi de lui demander de se battre pour ta vie. De ne pas te lâcher. Et je lui plante cela dans le cerveau comme elle a planté le peu d'espoir dans le mien. Ce n'est pas un combat, c'est une estimation des forces.

Un interne prend le relais. Un homme, très grand, qui fuit mon regard. Ils ont déjà contacté notre médecin généraliste, mais il est important que je les renseigne davantage sur tes antécédents familiaux, sur ton hygiène de vie. On me demande s'il y a des cas d'infarctus dans ta famille, si tu fais du cholestérol, si tu prends des médicaments, si tu as eu des problèmes de santé, si tu as fait un effort violent, juste avant. Je comprends à demi-mot qu'il veut savoir si nous avons fait l'amour avant l'accident.

Cette question-là, que d'autres me reposeront ensuite, amis ou connaissances, m'interpelle dans ce contexte clinique. Je ne peux m'empêcher d'y voir un genre de projection, un fantasme de mon interlocuteur.

Et puis je questionne à mon tour. Pourquoi ? Pourquoi toi qui cours régulièrement, qui fais attention à ce que tu manges, qui fumes si peu ? L'interne me répond froidement que fumer peu, c'est pareil que beaucoup. Je laisse défiler les dernières vingt-quatre heures, j'évoque ta douleur à la poitrine, la veille au soir, mais infime, presque rien, tu disais. L'interne me dit que cela arrive : le caillot devait déjà être dans l'artère mais le cœur compensait... jusqu'à lâcher. Je lui demande à nouveau pourquoi. Il m'explique l'infarctus. La blessure dans l'artère. Le sang qui afflue et forme un caillot. Mais ce n'est pas cette explication-là que j'attends. Pourquoi cette blessure ? Pourquoi cette façon que tu as eue de ne pas sentir alors que tu sens si bien ?

Ceux qui te connaissent savent. On ne peut qu'être stupéfait. Tu sembles si solide. Le temps n'a pas de prise sur toi. Tu fais si jeune et les seize ans qui nous séparent l'un de l'autre ne se devinent pas. Tu portes tes deux enfants

dans les bras sans ciller. Tu vas aider les copains à déménager, à bricoler. Tu n'es jamais malade. Et c'est arrivé, comme cela, d'un coup. Le cœur.

Je me sens tellement coupable.

De n'avoir pas insisté, appelé les pompiers la veille.

D'avoir imaginé avec toi ces projets de théâtre que nous portons à bout de bras, dans le quartier et dans la ville.

D'avoir dit oui pour la maison.

De t'avoir laissé faire tous ces travaux.

De t'avoir fait deux enfants et des nuits d'insomnie.

Je repense à ces nuits entrecoupées pour rendormir Margot.

Et à la naissance de Victor, une fois l'allaitement passé, toutes ces nuits sans sommeil pour toi parce que tu te levais pour deux.

Oui je me sens soudain si coupable. De ne t'avoir pas protégé, pas assez aimé, pas assez regardé. Si j'avais su, est-ce que j'aurais pu ? Est-ce que l'on s'aime en s'épargnant ? Cette énergie-là, à vouloir toujours imaginer avec toi de nouveaux projets, un nouvel horizon, n'est-ce pas, depuis le début, la façon que j'ai de t'aimer ?

Dans la salle d'attente du service, Laure et mon père Walid discutent à voix basse. C'est la première fois qu'ils se rencontrent. Je ne peux m'empêcher de trouver la circonstance inadéquate. Mon père est un être particulier, non conventionnel, et il faut du temps pour le rencontrer. Sous ce jour dramatique, je ne sais si on peut le comprendre.

Walid est persuadé que tu vas t'en sortir. Sans doute parce qu'il a lui-même réchappé à son infarctus. Avoir à lui rappeler qu'il a été opéré à temps et n'a pas fait d'arrêt cardiaque, le convaincre que tu n'as que d'infimes chances de t'en sortir, cela me brise.

Mon père doit le sentir. Pour la première fois, il se met en retrait. Il s'assoit doucement dans la salle d'attente et je vois à son visage qu'il a compris. J'ai pitié de lui comme s'il avait vieilli d'un coup, perdu sa fantaisie, sa façon d'attirer toute l'attention. Lui qui ne se contente jamais d'un non, qui oppose à la raison un arsenal d'histoires « vécues », on dirait bien qu'il déclare forfait ce matin. Alors simplement, avec sa foi toute personnelle, il dit :

— Dieu va l'aider. Ne t'inquiète pas. Dieu va l'aider.

Une nuit, il y a presque vingt ans, ma mère a crié, comme j'ai crié ton nom. A secoué le corps de mon père, comme j'ai secoué le tien. Je le sais, j'étais réveillée. Cette nuit-là, au creux du lit, je me récitais à voix basse des vers de Racine, ceux d'Hermione accusant le coup de la mort de celui qu'elle aime, et dont elle a pourtant commandité l'assassinat. Je cherchais d'une façon quasi maniaque à figer l'extrême précision des rythmes et des harmonies que je me targuais naïvement d'avoir saisis, là, juste à cet instant, dans la nuit profonde. Et j'étais persuadée que dans ces brèves et ces longues, ces intonations toutes particulières, résidait tout entier le sentiment de la fatalité. Dans mes chuchotements se mêlent les cris de ma mère. Et mon cœur se met à battre plus fort qu'à l'ordinaire. Je m'en veux et j'ai peur, comme si, à convoquer la tragédie, j'avais joué avec le feu. Mon père est inanimé dans le lit. Il respire pourtant. Lucie, ma mère, panique, alors je prends le téléphone et j'appelle les pompiers, leur décris la situation et leur donne l'adresse. Ils arrivent rapidement, prennent son pouls : c'est une crise de

diabète. Ils pratiquent une perfusion, parviennent enfin à le réveiller. Nous sommes rassurées. On finit par se recoucher.

Il y en a eu tant d'autres, des alertes, des montées d'adrénaline. Tant de fois j'étais là au bon moment, je ne sais pourquoi, une sorte de lien invisible, un rôle tacite que j'aurais à jouer dans la famille. Et si je m'acquittais de prendre sur moi cette charge-là, je voulais croire que le malheur n'advierait pas. Comme un prix payé pour que cela ne soit qu'un jeu entre moi et moi, une scène de théâtre où le corps tout entier se donnerait au malheur, pour en sortir indemne, soulagé et heureux.

Je repense à ces mots que tu disais, à me voir si craintive, ébauchant constamment des scénarios catastrophes, voyant le pire à chaque coin de rue :

— Avec toi, on réchappe à la mort à chaque instant.

Mon père préfère nous laisser. Il reviendra plus tard. Il ne veut pas peser, mais il priera, il redit combien il y croit. Je l'embrasse. Une infirmière nous propose enfin d'entrer dans la chambre. Je demande à Laure de m'accompagner. Ce silence en toi tout à l'heure, j'en ai si peur.

Alors nous entrons.

Te retrouver sur ce lit avec le respirateur, ton corps lourd, une masse, silencieux, froid, c'est injuste. Un sentiment irraisonné de colère me parcourt. Oui je t'en veux, comme si tu m'avais abandonnée. Et la seconde d'après, c'est une immense tristesse. Je ne me suis jamais sentie si démunie.

Dans notre impuissance commune, Laure trouve les mots. Et si tu lui parlais. Et si tu lui prenais la main. Et si tu lui faisais écouter de la musique. Ton écharpe avec ton parfum, glisse-la entre ses mains. Je réalise que c'est possible et c'est même le seul réconfort : oublier le bruit des machines et le passage des internes, sentir ta peau, voir ton torse se soulever, te toucher, te dire des mots d'amour.

Alors je te parle, te dis à voix haute ces pensées qui me traversent, parce qu'il faut bien parler, oser.

Cela, toi et moi on sait le faire, ouvrir notre cœur à ceux qui se taisent.

Depuis la scène, qui est notre jour, l'on choisit, au plus profond de la nuit des spectateurs, dans ce noir épais, chaud et accueillant, notre confident.

Celui à qui l'on va tout dire, confier sa peine, ses doutes, sa colère ou sa joie.

Et l'on a perdu la pudeur, parce que les mots sont écrits par d'autres et c'est comme un costume que l'on prend pour mieux se dévoiler.

Et l'on a perdu la pudeur parce que la lumière nous aveugle et c'est tant mieux.

Je ferme les yeux pour mieux te parler :

— Tu te souviens, la première fois, ta peau si douce, ta féminité de peau, cela m'a tellement émue...

On s'était peu parlé avant de se retrouver dans les bras l'un de l'autre.

Des tables partagées au milieu de copains, des regards échangés de loin.

Et puis cette fête où l'on danse tous les deux dans la nuit d'été. Sous les lampions, je me laisse guider, j'aime ce rock dans lequel on se jette, se retrouve et s'effleure. C'est tellement évident de te donner la main, d'être soudain si proches, à s'embrasser.

Et d'être avec toi dans ce lit.

On dirait que tu me connais déjà. Et dans tes gestes, tu parles corps à corps. Tu me désarmes.

Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de te raconter ce rêve d'un homme mère. Un homme plein d'un enfant. Peut-être était-ce moi au-dedans ? Peut-être un enfant désiré dont tu serais le père parfait ?

Et cela t'a fait rire. Porter un être dans ton ventre, oui tu aimerais.

Dans ton sourire, j'ai aimé l'empathie, l'esprit la fantaisie. J'ai eu envie de toi.

Ce qui de toi ou moi fait l'amant ou l'amante, le père ou bien la mère, l'ami et l'amie

Ce qui de toi ou moi fait l'homme ou bien la femme

S'est dissout dans nos corps enlacés, dans nos esprits confusément rassemblés.

Dès le début mon cœur, on a levé nos frontières.

De la nuit où tu es, je veux te ramener au jour, oui te remettre au monde.
Mon Eurydice...

Je sais qu'il me faut comme cela souffler à tes oreilles ce que nous sommes, ce qui nous lie. Et que les voix de tous ceux que tu aimes sont précieuses. Nos enfants maintenant, je veux qu'ils viennent. Et toute ta famille. Et tes amis. Je leur ouvrirai la porte et je leur dirai les mots que Laure a dits pour m'encourager, ceux qui autorisent à parler même si l'on n'est pas sûr d'être entendu, à caresser, même si l'autre, peut-être, n'en voudrait pas. Cette façon de s'accorder le droit d'aimer pour deux.

Drapé de son long manteau bleu marine, Charles a traversé le couloir à grandes enjambées pour me rejoindre. C'est un des premiers amis que j'ai appelés, sans doute parce que je sentais qu'il avait la générosité et le bon sens dont j'avais besoin à mes côtés. Et c'est physique, sa grande silhouette me fait du bien, comme son regard profond et plein d'écoute. Son humour, même là, est précieux. Un peu de toi me revient, avec son amitié. Chaque dimanche tu cours avec lui au bois de Vincennes. Lors de vos promenades, vous passez en revue toutes ces petites choses récentes qui vous occupent l'un l'autre, du quotidien, du travail, de la famille, et d'autres que sûrement j'ignore. J'aime te voir me revenir avec des nouvelles fraîches, des histoires à partager ou des projets revisités.

Alors avec Charles, je m'autorise à parler. De demain, de la suite. Si tu ne revenais pas...

Dans un mouvement maniaque de préservation, je me projette en Mère Courage. Je veux au moins pouvoir me dire, pour les enfants, qu'on peut s'en sortir matériellement, à défaut d'imaginer nos cœurs guéris un jour.

Intimement persuadée d'être une mère défaillante, d'être auprès d'eux bien moins solide que toi, je veux pourtant me battre pour qu'ils soient heureux, trouvent autour d'eux amour et sécurité.

Mais si tu savais comme j'ai peur.

Il y a, outre la douleur incommensurable de te perdre, que je refoule au plus profond, la mère en moi qui tremble. Une mère démunie, une mère terrorisée à l'idée de ne pas réussir à nourrir ses enfants. Quelque chose d'ancien, je le sais, quelque chose que j'ai entendu dans la voix de ma propre mère à l'instant où je l'ai appelée pour lui dire, vu dans ses yeux à l'instant où elle est venue à la rescousse : le spectre de la déchéance.

Peut-être parce qu'il y a un peu de mon enfance là-dedans. Une mère souvent seule avec ses deux filles. Un père parti faire des affaires et ruiné en route. Qui ne peut revenir pendant presque six mois. Une mère qui compte les sous, un père qui les brûle, parce que c'est sa façon de retrouver de la joie,

parce que c'est un investissement, il y croit, parce qu'il ne peut s'en empêcher. Et les huissiers qui vident la maison.

Et pourtant, on a toujours eu un toit, toujours mangé à notre faim, toujours étudié dans les beaux quartiers, toujours eu la possibilité d'activités extra-scolaires. Et pourtant, on a pris souvent l'avion, dormi aussi dans des hôtels de luxe, porté des vêtements trop chers.

Mais à la maison, les invités sont rares, le visage de ma mère est la plupart du temps inquiet, et mon père nous demande toujours de prier pour qu'il se refasse.

Un homme et une femme qui se sont déclassés, coupés de leurs milieux respectifs, qui ont chacun à leur façon rompu avec leur famille bourgeoise. Oui c'est une hantise, la pauvreté.

Je laisse se dérouler cette espèce de plan B. Il me faudrait déménager dans un endroit moins cher, ou au contraire réussir à rester dans le quartier, mais comment ? Une chose est sûre, il me faudrait renoncer à mon métier de comédienne, trouver un travail stable.

Charles participe à ce scénario, peut-être parce qu'il a, comme moi, cette façon de se mettre à distance en se projetant dans le concret, ou juste comme cela pour parler, pour ne pas pleurer. Il veut croire que j'arriverai à nourrir les enfants, que je trouverai des relais si je dois jouer, partir en tournée. Je sais que c'est illusoire mais je l'écoute, en trempant mes lèvres dans ce thé amer, qu'il est allé chercher pour moi.

Charles me quitte un moment pour répondre au téléphone. Il a alerté tous vos amis communs. Chaque appel, je le sais, est l'occasion de mettre des mots sur ce qui nous arrive. De se rappeler le plan de bataille et le pronostic médical. Chaque voix est aussi un peu de vie qui revient. Je lui sais gré de rassembler autour de nous ta famille de théâtre.

Pour la première fois depuis longtemps, je ne peux pas partager ma peine avec toi mon amour. Alors il faut qu'ils soient nombreux à m'entourer, les plus nombreux possibles.

Oui, c'est une famille qui se prépare à débarquer. Des pères de théâtre, des frères et des sœurs de scène, que j'ai appris à connaître, en allant avec toi aux premières, aux dîners, chez les uns ou les autres. J'ai tant ri aux souvenirs de tournées, aux bêtises potaches, aux inventions folles qui vous lient. Je n'ai jamais intégré une troupe au long cours. Mes aventures de théâtre sont ponctuelles et chaque fois différentes. Mais je partage le même métier. On a fait ce choix de rester au plus près de l'enfance, de croire à l'invisible. Malgré la précarité, les difficultés, le sentiment de n'être jamais arrivés. Toi et moi, c'est aussi pour cela que l'on s'aime, que l'on se comprend si bien. Toi et moi, c'est grâce à cela que l'on s'est rencontrés.

Tout ce qui m'a conduit à toi. Et je ne savais pas. Les premiers spectacles qui m'émerveillent.

Les cours de français où j'aime lire à voix haute.

Les « films » que je m'invente pour m'échapper, lorsque la famille devient par trop oppressante.

Les premiers cours de théâtre au lycée.

Et ces couloirs du petit conservatoire de quartier où l'on répète, mon amie Cécile et moi, sans se lasser.

Ces couloirs, froids, anonymes, qui ressemblent presque à ceux où j'attends aujourd'hui.

Je ferme les yeux et revois les cheveux blonds et bouclés de Cécile.

Et comme je me penchais vers elle, prostrée, serrant à toute force la grande écharpe qu'elle me prêtait, baignée de son parfum.

Oui je revois nos têtes brune et blonde, rassemblées dans le jeu.

Elle est Violaine, je suis Mara. Le cœur battant, cherchant mon souffle, je tente de lui raconter :

« Ils voulaient me l'arracher, mais moi je ne me la suis pas laissé prendre ! et je me suis sauvée avec elle. Mais toi, prends-la, Violaine ! Tiens, prends-la, tu vois, je te la donne.¹ »

C'est un combat de faire croire à tout ce qui n'existe pas. Ce qui est là, nos corps, nos voix, les mots de Claudel, la grande écharpe roulée pour signifier le bébé mort, c'est la piste de décollage pour l'imaginaire. Le sol en lino du

conservatoire devient terre, les murs blancs, une grotte au fond d'une forêt. L'écharpe prend la forme d'un corps, un tout petit corps d'enfant sans vie dans mes bras.

« Que veux-tu que je fasse, Mara ?

— Ce que je veux que tu fasses ? Ne m'entends-tu pas ? Je te dis qu'elle est morte ! Je te dis qu'elle est morte !

— Que veux-tu donc de moi ?

— Rends-moi donc mon enfant que je t'ai donné !

— Tu ne m'as donné qu'un cadavre !

— Et toi, rends-le-moi vivant !

— Est-ce qu'il est en mon pouvoir de ressusciter les morts ? »

Comme elle me le demande, j'attrape le livre posé devant nous et m'efforce de lire, comme pour la première fois, les mots de la prophétie d'Isaïe. Le visage de Violaine soudain s'illumine. L'écharpe entre ses mains maintenant bouge, comme si le corps d'un bébé y remuait, comme si un petit cri s'en échappait. Et l'on y croit. Et je saisis l'enfant, tiens fébrilement son petit corps redevenu vivant, chuchote tout doucement son prénom familial, découvre enfin ses yeux, étrangement différents. « Violaine ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Ses yeux étaient noirs, et maintenant ils sont devenus bleus comme les tiens. »

Cette réplique de Claudel, intacte en ma mémoire.

Cette façon que j'ai eue de la dire, la redire sans jamais m'étonner, parce que la musique était belle et parlait à nos cœurs.

Dans le couloir de l'hôpital, j'y pense et me demande :

— Si tu reviens, mon amour, qu'est-ce qui en toi aura changé ?

Et si je me prépare au pire, parce qu'on me l'a demandé, parce que c'est toujours comme cela que je fais, depuis toute petite, et sans pouvoir faire mieux, je sens, en même temps, tellement présent cet entêtement fou, cette énergie d'amour et de colère, que ces mots tant de fois chuchotés me donnaient à connaître, il y a presque vingt ans.

En mon corps le même souffle, le même battement du cœur. Je vais me lever, longer le couloir, pousser la porte de la chambre.

Je poserai la main sur ta poitrine et peut-être tu frémiras :

— Je suis ta vigile, ton garde du corps...

Je dois te dire les lumières dans le creux de l'hiver. L'espoir persistant.
Notre premier Noël.

Te dire la route à travers la campagne d'Alsace enneigée, les villages scintillants.

Et la familiarité que tu as de ce chemin-là.

Je sais que d'autres amoureuses ont fait la route avec toi, mais ce soir-là, tu n'en es pas moins délicat, pas moins fier, de me présenter à tes parents.

Paul et Odette, unis comme deux jeunes fiancés, à la porte de la maison.

L'étreinte si chaleureuse et les regards qui vont au cœur. L'immense sapin dans l'entrée, les tapis et les objets venus du monde entier, mêlés au bois profond de ces meubles traditionnels, et le feu dans la cheminée.

C'est étonnamment simple pour moi d'être là, ni jaugée, ni testée, juste attendue.

Je tends le grand bouquet que j'ai tenu à acheter et l'on s'assoit sur le tapis persan, toi, moi, tes parents, ton frère cadet et sa femme, et ton neveu, grand déjà. Quelques papiers-cadeaux du réveillon traînent encore çà et là. L'excitation a laissé place à une douce torpeur.

Paul verse alors dans mon verre ce vin que je vais adorer : « Gewurztraminer », choc de consonnes et de voyelles, monde de saveurs et de sons, que je vais découvrir avec toi...

— Ils vont venir mon amour, ils sont en route pour te serrer dans leurs bras, et leurs voix familières pour te réveiller doucement.

¹ *L'Annonce faite à Marie*, Paul Claudel.

Ils sont venus. Ils ont changé le cours de leur journée, pour une autre bien différente, téléphoné aux employeurs et à la famille, pris le train, le métro, une voiture, ils sont arrivés, entre les murs blancs du service de réanimation. On s'est étreints, on est entré dans la chambre, et le plus souvent je les ai laissés seuls avec toi, moment volé aux soins, aux autres qui attendent, à tout ce qu'il y a à penser, à organiser, parce que tu es là, sur ce lit.

Ils sont venus, les tiens.

On a partagé la peine, l'espoir, les questions, ils sont venus pour aider, pour faire ce qu'on peut faire dans ces moments-là : s'occuper des enfants, préparer un repas, passer les coups de téléphone nécessaires, récolter des informations supplémentaires auprès des médecins, régler des questions administratives, ou me serrer dans leurs bras. Ils sont venus et ils ont peuplé le vide intersidéral que tu fais à dormir dans ce lit d'hôpital. Je leur en suis si reconnaissante.

Ce soir, nous voilà tous rassemblés dans la cuisine. Ton frère Sébastien fait le repas, il y met tout son cœur. Il aime cela, cuisiner, partager, ouvrir une bouteille. Toute la famille s'est mise à table, cela devrait être bon. On pourrait presque rire, on parle de tout et de rien, c'est une tablée comme on en a vécu tant d'autres, tous ensemble, et moi je fonds en larmes parce qu'il ne manque que toi, mon amour. Pas longtemps, juste un peu, et je ravale mes sanglots pour tenter de manger.

Depuis ce matin, je n'ai rien avalé. Mes jambes sont dures comme du bois. De la peur qui les a parcourues cette nuit, des forces données pour te maintenir oxygéné, de l'attente dans les couloirs de l'hôpital. Je sais que je dois manger. Mais mon corps s'y refuse. Je vais coucher les enfants.

Soudain, choisir une histoire, ouvrir un livre, en parcourir les lignes, est au-dessus de mes forces. Je m'en veux tellement. Ils ne méritent pas cela. J'ai cette impression affreuse de les trahir, alors que je ne leur ai rien caché. Ils ont vu, ils savent, ils viennent te voir demain. Mais mon esprit me fait voir deux orphelins qui s'ignorent, que j'endors avec des histoires, et cela me dégoûte. Je me hais d'être celle qui reste. Je suis là, avec ce livre entre les mains, je lis des mots que je n'entends pas, je serre leurs petits corps entre mes bras et la mère en moi a envie de hurler. La seule chose dont je suis

capable, c'est choisir les mots pour leur dire ce qui nous arrive. Choisir les bons mots, oui, cela je peux y arriver. Et les coucher, les border, les embrasser bien fort. Mais pas plus. Pas plus de temps auprès d'eux. Je fuis leurs yeux innocents. Eux qui n'ont demandé que la joie, et voilà le malheur qui attend au tournant. Qu'aurai-je à leur dire, si tu t'en vas ?

Il faut bien se coucher. Quitter ceux qui m'entourent. Affronter la solitude de cette nuit, qui convoque celle d'hier. Cauchemar. Le lit est encore défait de la bataille. Des traces de sang sur le parquet. Des bouts de plastique, qui servaient à protéger les patches qu'on a collés sur ta poitrine, traînent par terre. Personne depuis n'est remonté dans cette chambre avec moi. Personne d'autre que moi ne verra ces images-là.

Je sais ce qu'il me reste à faire. Je cherche la boîte d'anxiolytiques au fond de mon sac. J'avale un comprimé. J'essaye de calmer doucement ma respiration. Je vais laver cette chambre. Nettoyer les traces du combat. J'ai le droit de mettre la nuit d'hier de côté, le droit d'occuper ce lit, que je hais, mais qui n'est qu'un lit après tout. Je vais m'y coucher sans toi, il le faut. Il me faut bien des forces pour demain.

J'ai fait tous les gestes que l'on doit faire. Brossé mes dents, enfilé un pyjama. J'ai longé le couloir pour déposer un baiser sur le front de nos amours endormis. Margot s'est réveillée. Elle a voulu me suivre dans mon lit. Et je n'ai pas dit non. Son petit corps contre le mien va m'aider cette nuit, avec la lumière du couloir qu'on a laissée entrer dans la chambre.

Tu vas passer ta première nuit à l'hôpital mon chéri. J'ai appelé le service pour demander de tes nouvelles, et que l'on te chuchote à l'oreille que je t'aime, que je reviendrai au matin. On m'a dit, Ne vous inquiétez pas, et votre écharpe est toujours là.

J'imagine l'écharpe en cachemire entre tes mains.

Elle est douce et porte mon parfum. Et peut-être encore, imperceptiblement, celui de l'Inde, où nous l'avons achetée.

Et je me dis que demain, je te raconterai le voyage :

— Calcutta, mon amour...

Je n'avais rien imaginé avant d'arriver. Absolument rien de ces rues. Je te dis, Mais c'est le Moyen Âge. Ici pas de lumière dans les rues, la nuit noire, des corps contre lesquels on butte, qui dorment à même le sol... cette balade improvisée dans les rues, à l'arrivée chez nos amis indiens, me fait comprendre d'un coup : moi qui croyais connaître avec l'Égypte ce qu'est la misère, la pauvreté, non, je ne savais pas. Le voyage est initiatique.

Bénarès-Varanasi.

Sur un lit, je divague. Tu es parti chercher pour la troisième fois un billet à la gare. Mais les trains sont bloqués depuis plusieurs jours par la mousson. On en est réduits à attendre dans cette ville étrange, où l'on brûle les corps sur le Gange. Des barques fantomatiques au milieu des feux, une odeur si prégnante, et ces pèlerins s'y baignant, y cherchant la mort, pour une âme éternelle.

Depuis combien de temps es-tu parti ? Je ne sais. Sur ce lit, dans la chambre d'hôtel, j'émerge et me rendors, aspirée par un sommeil incroyablement lourd. Je n'ai pas la force de m'inquiéter. Je suis rendue à me laisser faire. Je n'arrive plus à manger ni à boire depuis plusieurs jours.

Et quand je croise à l'hôtel un touriste comme nous, je crois le voir aussi dans cet état de presque délire où je suis, qui donne envie de fuir ce lieu troublant. Il dit, C'est encore pire après, sur cette route du Rajasthan, il faut partir, prendre un billet d'avion pour le Népal, quitter l'Inde, l'Inde est folle.

Après des heures d'attente, tu reviens. Je ne sais si c'est la nuit, le jour. Tu as des billets d'avion pour Bombay, et de là on ira... Je ne sais pas.

On change d'itinéraire. On ira à Goa.

À la gare de Bombay, on enjambe des corps. Je tiens à peine debout et me laisse guider, appuyée à ton bras. J'ai cru perdre nos billets, donnés à un homme qui voulait nous placer dans le train. Tu as couru au milieu de la foule, à travers la gare, pour le rattraper, tandis que je t'attends dans le wagon. Tu reviens avec l'homme, il jure n'avoir rien gardé. C'est vrai, je trouve les billets dans ma poche. L'homme part, et dans le couloir du train, on nous regarde en riant. Je n'ai même pas l'énergie d'avoir honte. Je te regarde : tu n'es pas en colère contre moi. Tu es mon ancre.

Et je ne sais pas encore que grandit dans mon ventre notre premier enfant conçu à Calcutta. Avec la mousson. Dans la plus grande perte de mes repères.

Notre petite, notre toute petite Margot, déjà.

Le réveil est dur. L'amertume à son comble. Je voudrais n'avoir que rêvé, mais la blancheur du jour me cueille. Prendre une douche. S'habiller. Je me déteste et n'ai aucune envie de prendre soin de moi. Pourtant il faut tenir debout. J'évite mon visage dans la glace.

Dominique, ton frère aîné, et Nina, sa femme, ont dormi dans le salon. Ils se lèvent doucement. On prépare un thé. Pas le cœur à parler. Ou bien juste d'organisation : qui part à l'hôpital ? en voiture ? en transport ? Comment cela se passe pour les enfants ?

J'appelle l'hôpital pour savoir comment tu vas. Tu as passé la nuit l'écharpe entre les mains et les infirmières ont continué à te parler ce matin. Pas plus, il faut attendre le retour de l'interne.

On sonne à la porte. C'est notre voisin, Marc, qui vient aux nouvelles. Je lui dis tout ce que je sais. Tu es sous assistance respiratoire et dans un coma thérapeutique, mais l'on craint pour ton cerveau et tes fonctions vitales. Après ce long temps d'arrêt, l'espoir est infime. En voyant les yeux de Marc, j'ai du mal à retenir mes larmes.

La première fois que Marc et sa femme Anne ont sonné à la porte, je portais Margot en écharpe contre moi. Elle avait à peine quelques jours. Leurs deux enfants, encore petits, s'amusaient autour de nous, tandis que nous discussions.

C'étaient les nouveaux voisins.

Ils nous ont proposé de faire une « garde partagée ». Une même jeune femme, Sabrina, garderait nos enfants. Et c'est comme cela que tout a commencé ensemble. Les enfants qui grandissent, les grossesses qu'on s'annonce autour d'un thé, les barbecues, les apéros improvisés, les coups de main que l'on se donne mutuellement. Et les enfants qui courent d'une maison à l'autre, passant des heures à jouer ensemble, sans parfois que l'on sache, s'ils sont ici ou là-bas, ou peut-être dehors, cachés par les grands arbres... Une enfance telle que j'aurais voulu la vivre. Ouverte, comme nos jardins, dont on a enlevé les clôtures.

Je regarde Marc :

— S'il part, tu m'aideras ? Je veux rester là, pour les enfants, mais une maison comme ça, je ne saurais pas, toute seule.

Marc me prend dans ses bras, cet homme costaud et généreux, avec qui tu as bricolé, tant plaisanté, qui adore les enfants, sait si bien calmer les pleurs des bébés, déclencher leurs rires.

— Quoi qu'il arrive, on sera tous les deux là, pour vous. Tu sais, depuis hier, je crois voir Antoine à chaque instant, surgissant dans le jardin, au détour d'un arbre, d'un buisson.

— C'est moi qui devrais partir. Pas lui. C'est un si bon père. Et moi, bien trop fragile.

— Tu es très forte. Tu es une très bonne mère.

J'ai du mal à y croire, mais je sais que c'est sincère. Alors je prends. J'accueille l'énergie que cela me donne. Et la confiance. J'en ai tant besoin.

La veille au soir, j'ai annoncé à la chef du service de réanimation que je souhaitais faire venir les enfants à l'hôpital. C'est important pour moi qu'ils te voient, qu'ils sachent que l'on se bat pour toi. Que tu respires, toi qui étais sans vie devant eux. Mais elle s'est refermée, m'a demandé de consulter la psychologue de l'hôpital. Je sens ses doutes comme une ombre portée sur mes choix de mère. Je monte voir la psychologue, lui dis mon désir de faire venir les enfants. Je veux qu'ils te voient, te touchent, te parlent. Je veux nous rassembler autour de toi, même si c'est difficile. Il faut qu'on soit ensemble. La psychologue sourit :

— Vous avez raison. Ils n'ont pas l'habitude à l'hôpital, c'est pour cela qu'ils ont peur. Mais c'est vous qui avez raison, et vous êtes une bonne mère.

Une bonne mère. Encore. Pourquoi me dit-on cela ? C'est donc si grave, que je doive l'être désormais ? Une bonne mère, puisque bientôt seule ?

Depuis le début, on s'est collés-serrés toi, moi et les enfants, et sans trop se poser de questions, on a inventé comment être une famille, à force d'empathie, de tendresse, de sentiment du juste ou bien du raisonnable. Toutes les questions, on s'en est emparés à deux. Les doutes comme les

décisions. C'était simple. Aujourd'hui, je dois faire ces choix seule. C'est encore plus difficile dans la tempête. Et demain ?

Tout au long des couloirs que nous traversons pour rejoindre ta chambre, ce mercredi après-midi, Victor refuse de marcher. Il se réfugie dans mes bras en pleurant. J'essaye de le porter, mais je ne tiens pas longtemps. Je dois le reposer au sol, lui demander de marcher un peu. Il refuse en pleurant. Cela me fend le cœur. J'essaye de me dire que c'est sa façon à lui de tenir le choc.

Depuis l'accident, alors que Margot a beaucoup posé de questions, pleuré aussi, Victor, lui, reste muet. Je me dis qu'aux battements de mon cœur, à la contraction de mon ventre, il cherche à comprendre. Je sens qu'il se fie à mon visage, à mon corps, pour estimer ce qui nous arrive. Il parle très bien pour son âge, mais les mots, on dirait qu'il n'en veut pas ici. Sent-il combien j'essaye de m'en servir pour tenir debout, et combien aussi, au tréfonds, une autre en moi, plus primitive, panique absolument ?

Je repense à ces premiers mois après la naissance de Margot, où tu es parti travailler sur cet opéra, en Suisse, ne rentrant que le week-end.

À chacun de tes départs, je tremblais.

Il me fallait absolument inviter quelqu'un à la maison pour passer le cap de ton départ, devenir à nouveau capable de préparer le repas, jouer avec Margot, la baigner, la coucher, et passer alors un moment seule.

Pourtant le lendemain et les jours suivants, je savais de nouveau m'occuper de Margot avec plaisir, j'aimais la retrouver après mes répétitions, et m'attelais sans problème au petit marathon de la mère solo.

J'ai su, après, combien courante, mais taboue, est cette peur-là, cette solitude de la mère face au bébé qui ne parle pas encore, dépend entièrement de ses soins.

Un vertige dont on ne parle pas.

Alors je décide qu'on prendra le temps qu'il faut, Victor, Margot et moi, pour marcher jusqu'à toi.

Dans la chambre, l'équipe du service de réanimation a eu cette attention : cacher les machines derrière un drap, nous accorder ce moment rien qu'à nous, sans le va-et-vient des médecins.

Je leur en sais gré.

Margot et Victor contemplent ton visage pâle, ton corps immobile, la couverture qui te recouvre, sans comprendre qu'à leur venue rien ne frémit en toi.

Tes yeux ne s'ouvrent pas. Tu ne leur souris pas.

Ce n'est pas leur papa, cet homme impassible.

Je vais faire comme je fais pour tous ceux qui entrent dans la chambre. Te parler. Annoncer tes visiteurs :

— Mon amour, les enfants sont venus te voir. Margot, Victor, prenez la main de papa. Vous voyez, il dort. On l'a plongé dans le sommeil pour le guérir. Posez votre main sur sa poitrine. Il respire. Mon amour, on est là. Dites bonjour à papa.

Margot et Victor s'exécutent, d'une petite voix timide, triste. Je sais qu'ils sont déçus. Je ne leur fais pas un cadeau. Ton corps semble parcouru d'un frisson. Est-ce leurs voix qui te parviennent ?

Je caresse ta poitrine.

Cela ne dure pas plus longtemps que ça.

Sébastien, ton frère cadet, emmène Victor et Margot faire un tour. Depuis le début, il est là, solide, plein de chaleur, pensant à tout ce qui peut soulager. Vous vous ressemblez beaucoup tous les deux et ceux qui le rencontrent pour la première fois ne manquent pas d'être surpris. Tout à coup, on dirait que tu es revenu à la maison. Pour moi, pour les enfants, c'est comme si un peu de ton énergie nous accompagnait, nous consolait.

J'aime voir les enfants près de lui. Il est vivant, joyeux, tendre avec eux. Plus tard, Sébastien me dira combien cela lui a fait du bien, ces échappées avec Victor et Margot. Il les emmène à la boutique, leur achète à chacun un cadeau. Une petite peluche pour Margot, un hélicoptère pour Victor.

Victor est fasciné par les hélicoptères qui se posent sur le toit de l'hôpital. Plus tard, il continuera de les dessiner. Les hélicoptères des pompiers. Et dans son souvenir, c'est comme cela que l'on t'a emmené, volant à travers le ciel, jusqu'à l'hôpital.

Cet après-midi, Sébastien ira chercher avec Margot ses premières lunettes, celles que nous avons choisies avec toi, il y a quelques jours. Je lui en suis

reconnaissante. Retourner là-bas, juste une semaine après cette sortie, certes banale, que nous avons faite tous les quatre, me semble insurmontable.

Une sortie au centre commercial. Comparer en riant les modèles.

Se donner la main en sortant du magasin.

Boire un chocolat chaud au café d'à côté, tous les quatre. Tous les quatre...

Je ne connaissais pas notre bonheur.

Paul et Odette, tes parents, sont venus cet après-midi. Leurs visages fatigués. Leurs corps, comme suspendus. Leur fils entre la mort et la vie.

Mon homme entre la mort et la vie. Qui pourrait consoler l'autre ?

Et pourtant, la veille, Paul est venu me voir et m'a dit ces simples mots :

— Tu peux compter sur nous.

Cela m'a bouleversée. J'en connais la sincérité, le prix, la résonance.

Je repense à cette histoire.

Une histoire de famille, que je reconstitue à force de récits, à force d'images aperçues çà et là dans la maison de tes parents.

Cette histoire qui nous joue des tours.

Ton grand-père s'appelait Frédéric.

Fils de paysan, bientôt orphelin, Frédéric est enrôlé de force par les Allemands au début de la Grande Guerre. Il s'échappe, puis se rend pour sauver ses camarades. Lors de son procès, le jeune homme ne peut s'empêcher de faire le fier. On l'envoie en « forteresse » pour deux ans. C'est une incarcération très dure, qui abîme sa santé et lui laisse de graves séquelles.

À sa sortie, Frédéric, qui dessine bien, trouve du travail chez un architecte à Mulhouse, participe à la conception de plusieurs monuments aux morts. La guerre est finie et les morts nombreux.

Il fait alors la connaissance de celle qui deviendra ta grand-mère : Marguerite.

La première fois qu'il fait sa demande en mariage, elle est refusée : Frédéric n'a pas de situation. Pour épouser cette fille de minotier, le jeune homme n'a de cesse de travailler. Il se représente dix ans plus tard, propriétaire d'une petite usine de pâtes alimentaires, qu'il a développée. Il vient de créer sa marque, dont il a dessiné les visuels, fait la publicité et qui prospère.

Frédéric a trente-cinq ans quand il épouse Marguerite, qui, elle, en a vingt-huit. Ils ont le temps de mettre au monde cinq enfants. À peine celui de les voir ensemble, car il est emporté par la maladie.

Marguerite, veuve, élève seule ses enfants.

Elle reprend l'usine, qui continue de prospérer. Ton père, ses frères, personne n'oublie sa force.

Et sa douceur aussi.

Comme eux tu l'admirais, tu l'adorais, ta grand-mère Marguerite. Et l'on a donné son prénom à notre fille.

Ton père n'a que six ans quand il perd son papa. Six ans comme notre Margot aujourd'hui.

On dirait comme cela que l'histoire se rejoue. Saute une génération.

Près de ton lit maintenant je détisse.

Et tisse autrement.

Je gagne du temps.

Que nos enfants grandissent.

Que l'on s'aime encore plus.

À tes oreilles, je glisse une autre histoire.

Et tes lèvres prendront bien le relais mon amour.

Nous sommes au troisième jour de coma. Étrangement, je n'ai pas cherché à savoir combien de temps cela devait durer, à partir de quel moment on lèverait la sédation. Je vis au jour le jour. Je redoute une attente plus cruelle : constater que malgré l'absence de produits, tu ne te réveilles pas. D'une certaine manière, tant que tu es là, dormant, avec ces machines qui contrôlent ton cœur, ce respirateur, je suis rassuré.

Et puis il y a ces nouvelles, que la chef du service vient me donner. Souvent en fin de journée. Et malgré la confiance que j'ai en cette femme et son équipe, c'est chaque fois comme un ange noir qui passe, alors que nous avons tenté tout le jour de nous donner du courage. Depuis le début, elle craint pour ton cerveau. Le temps passé sans oxygénation, malgré le massage cardiaque, lui a fait pronostiquer le pire et les I.R.M. pratiquées ensuite ont confirmé ses craintes. Tu fais des crises d'épilepsie et, pour eux, cela indique une souffrance cérébrale. Mais ces frissons qui te parcourent, je ne peux m'empêcher de les interpréter autrement, d'y voir le signe que tu nous entends. Ta bataille pour nous revenir.

Hier soir, j'ai demandé à Margot et Victor s'ils souhaitaient retourner à l'hôpital. Ce moment passé avec toi a été difficile et je veux qu'ils aient le choix. Victor ne répond pas, je sens qu'il n'a pas envie et Margot non plus. Ont-ils un message pour toi, que je pourrais glisser à ton oreille ? Margot acquiesce :

— Dis à papa que je viendrai samedi, et samedi, je veux qu'il ouvre les yeux.

Nous sommes jeudi. Samedi, c'est après-demain. Oui je transmettrai le message.

J'entre dans ta chambre. J'embrasse doucement ton front, petit espace du visage encore disponible pour la caresse. Je pose mes mains sur les tiennes. Ta peau est fraîchement lavée, rasée. Elles ont fait cela pour toi, les infirmières. Je glisse un peu de parfum dans le pli de ton cou. J'allume ton iPod, pose les écouteurs sur tes oreilles. Ce sont des musiques que tu aimes, que l'on a écoutées ensemble tant de fois dans la voiture, en voyageant. Des rythmes africains, brésiliens, des voix douces et joyeuses.

Hier, Iris, ta cousine médecin, est venue te voir. Elle a écouté avec attention l'interne. Elle nous a confirmé que ton cœur va bien, que tes organes semblent récupérer, et, malgré une petite infection respiratoire que tu as attrapée, la fièvre est tombée. Mais ces crises d'épilepsie, toujours. Les médecins du service sont en lien avec la Salpêtrière et tentent un nouveau protocole. C'est le troisième déjà. Elle dit aussi qu'il faut prendre soin de ta peau, car le tuyau du respirateur, passé derrière ton cou et sur lequel tu t'appuies toutes ces heures, te blesse et risque de laisser une cicatrice. Je verse un peu d'huile au creux de mes mains et masse ton cou.

Les infirmières entrent dans la chambre. Je dois te laisser. J'ai juste le temps de te chuchoter le message de Margot.

Malgré ces longues journées à l'hôpital – j'arrive dès le matin et nous partons à la nuit tombée – les moments que je passe auprès de toi sont comptés. Nombreux sont ceux qui viennent te voir. Ta famille, la mienne, tes amis, nous partageons le temps auprès de toi. Des voix familières, des histoires, tu dois en entendre... Oui, on remplit cette chambre d'amour et d'amitié. Charles et moi, tels deux concierges, accueillons les visiteurs, faisons avec eux le chemin jusqu'à ta chambre. Quelques mots pour annoncer les nouveaux arrivants. Et puis l'on se retire.

En partant, ils ont souvent les yeux mouillés, mais toujours remplis d'espoir. Comme moi, ils te voient battant, veulent te croire tout près, à la lisière du réveil.

Fanny, ta sœur de théâtre, avec qui tu as joué de si longues années, a le visage plein de lumière de t'avoir parlé. Je crois qu'elle t'a raconté tant de folies partagées.

Bruno, ce père de théâtre, que je n'avais jamais rencontré avant, arrive prostré, repart discrètement, mystérieux visiteur venu te susurrer un remède secret.

Et puis Luc et Bastien. Réveillés à l'aube, ils ont conduit depuis Le Mans, où ils jouaient la veille, où ils rejouent le soir. Ils ont fait la route en pensant à toi, gravi les escaliers du service quatre à quatre. Tu es leur ami, leur compagnon de jeu. Avec eux, tu as joué l'histoire de ce chevalier preux, se jetant dans la guerre pour oublier l'abandon d'une mère, capable d'affronter à

lui seul une armée et la vaincre. Avec eux, tu as croisé le fer, non pas l'épée mais carrément la hache. Ils ont foi en toi, leur chef de guerre.

C'est vrai, tu portais beau le rôle de Du Guesclin.

Luc et Bastien sortent de la chambre, fiers et souriants, comme si la bataille se gagnait sous leurs yeux : tous les frémissements, les mouvements qui t'animent, ils y voient ta grande force. Ils me serrent dans leurs bras et me disent que tu es magnifique.

Les voilà repartis, déjà. Sur le parking, les autres camarades du spectacle sont restés dans la voiture. Ils ne sont pas montés. Je ne l'ai pas voulu.

J'ai besoin de te l'expliquer, même si tu comprends déjà.

Je n'avais pas imaginé qu'ici, maintenant encore, la blessure resurgirait, la rancœur, la profonde humiliation.

Je venais d'accoucher, j'ai pris cela comme un défi, cette pièce qui parlait corps, jouissance, sexe, et que ce metteur en scène qui était ton ami me proposait de jouer. On ne serait que des filles sur le plateau, cela resterait très ludique, pas vulgaire. Les répétitions se sont multipliées, bien plus que celles prévues. Parfois j'avais d'autres contrats que je ne pouvais refuser. Bientôt des regards plus durs, des agacements. J'étais isolée au sein de cette nouvelle équipe, réduite et quasi familiale, tenant en vénération ce metteur en scène. Et je ne pouvais m'empêcher de trouver cette admiration exagérée.

Et puis un jour, nous venons d'achever un premier filage, ces mots me glacent :

— Il y a quelqu'un parmi vous qui essaye de détourner ma mise en scène. Je ne le supporterai pas.

J'ai tremblé sur le chemin du retour. Tremblé en avouant mon incapacité à revenir le lendemain. Tremblé encore à ce message sur mon répondeur :

— J'avais tout prévu. Même ton remplacement. Tu es virée.

Parce que c'était injuste et parce que tu m'aimais, tu as rompu le contrat qui te liait à cet homme, abandonné à un autre le rôle de Du Guesclin, écrit pour toi. Parmi tes camarades, à part Luc et Bastien, peu ont voulu savoir. Le lendemain, toi et moi, on s'est promenés dans les bois. Le soleil brillait. Je

t'étais si reconnaissante et nous sentais libres. Ce rôle, mon amour, je savais combien cela te coûtait de le quitter.

J'aurais dû comprendre.

À te regarder là, dans ce sommeil fiévreux, c'est bien ton Du Guesclin que je revois, se jetant dans le combat pour y chercher la mort.

Certaines nuits sont plus épaisses que d'autres. Celle-ci est trouée de tristesse. Pour préserver Margot, qui dort tout contre moi, je me réfugie dans le salon. Nina, qui ne dort que d'un œil, m'entoure de ses bras. Je laisse aller les sanglots, confie les regrets, la culpabilité, tout ce que j'aurais dû t'épargner. Elle a les mots pour apaiser. Alors j'avoue la douleur lancinante, celle qui est venue me cueillir au milieu du sommeil.

Il s'appelait Alexandre et c'était ton ami.

Vous aviez vingt-cinq ans et la vie devant vous. Parce que le ciel est plus beau de près, vous aimiez vous retrouver sur les toits de Strasbourg. Ceux de la ville, le jour, pour donner rendez-vous aux filles. Ceux de la cathédrale, la nuit, pour les frissons. Et puis ceux de Paris quand vous y êtes partis ensuite, partageant un petit appartement.

Un soir Alexandre est monté seul. Quand tu l'as rejoint, il n'était plus là. Tu as quitté le ciel des yeux.

Vertige, son corps inerte plusieurs mètres plus bas.

Horlogerie secrète, on dirait que la vie accordée en sus de ton ami a fait son temps.

C'était un début d'avril comme celui-ci et tu as le double de son âge aujourd'hui.

Est-ce pour lui le voyage, une traversée préparée en sourdine, la culpabilité qui œuvre aux retrouvailles ?

Et comme je dis cela, Nina acquiesce doucement, elle y a pensé, à Alexandre.

Au moment de me recoucher, je dis pourtant encore :

— Il faut lui laisser du temps. Il se bat puissamment, je le connais, mais lentement, à l'intérieur. Il faudra le dire aux médecins.

En bas, dans le salon, ton frère Dominique s'est mis à méditer. Nina, que j'ai quittée, a envie de pleurer.

Victor dans son petit lit respire doucement, je crois qu'il rêve de toi.
Ton frère Sébastien, qui couche chez des amis, ne trouve pas le sommeil.
Sa femme Livia se répète les conseils de la cousine médecin, qu'elle devra me redire au matin.
Ta cousine Iris pense à vos jeux d'enfants.
Sur la cheminée, ton amie Fanny a posé ton portrait et des bougies pour te veiller.
Ton ami Juan pleure avec sa Solenn, elle vient d'apprendre pour son cancer. Ils pleurent pour elle, ils pleurent pour toi.
Dans un avion, en plein ciel, ta sœur rêve qu'elle t'aide à respirer.
Quelque part dans Paris, une fenêtre s'est ouverte, une amie en colère demande à Dieu d'exister.
Une voisine se dit qu'elle apportera un plat chaud demain soir.
Une autre, un petit mot et des petits gâteaux.
Charles ira toucher ton arbre demain et courir pour deux dans les bois.
Trois de nos voisins se saoulent au whisky et veulent encore y croire.
Et tant d'autres mon chéri, oui tant d'autres pensées pour toi cette nuit. Ceux que l'on n'a croisés qu'une fois ou bien perdus de vue, ceux avec qui l'on s'est brouillés ou ceux que l'on a ces jours derniers côtoyés, ceux qui nous aiment depuis longtemps et je ne suis même pas au courant.
La patience, que je n'ai jamais eue, je veux l'avoir pour toi. Je n'ai que cela à faire, attendre et sublimer.
En me recouchant contre le petit corps chaud de Margot, je sais déjà ce que je te raconterai demain :
— Une nuit, il y a presque sept ans, j'ai cherché ton corps à côté du mien... Ta place dans le lit était vide.

J'ai allumé la lumière, parcouru le couloir de cette nouvelle maison où nous venions d'emménager, descendu les escaliers.
Dans la grande pièce à vivre, tu n'es pas là non plus. Je sais : tu es dehors, sur la terrasse.
J'aperçois ta silhouette tournée vers la lune et le jardin. Tu l'aimes cette nature volée au milieu de la ville.

Mon chéri, te voilà. Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne dors pas ? Il est trois heures du matin... Et nous voilà tous les deux debout, complètement réveillés.

Six jours déjà que l'on fait ces allers-retours à la maternité. On attend notre petite Margot, qui tarde. Le terme est bien dépassé, et pourtant je fais tout pour qu'elle arrive. Je marche, porte les derniers cartons, classe la bibliothèque. Mais Margot prend son temps. Je ne m'y attendais pas. Je n'y suis pas préparée. Pour moi qui sombre dans l'angoisse au moindre retard, tu le sais, c'est une épreuve. Parfois j'ai l'impression qu'elle ne viendra jamais. Et mon ventre gros à exploser.

Si on allait marcher, dans Paris ? Si on profitait de ces derniers instants à deux pour improviser une escapade de nuit ?

Tu as une autre idée. Tu m'emmènes dans le jardin. À la lumière de la lampe de poche, on choisit un coin. Tu nous prépares un feu. Il prend très vite.

Grandes flammes, dans le jardin, et nos visages rougis.

J'ai fait deux mojitos. Premier alcool depuis bien longtemps. Tu me dis, À ce stade, ce n'est pas grave, elle est déjà complète, et si cela lui donnait envie de nous rejoindre ?

On fait la danse du feu, une petite cérémonie improvisée pour Margot. J'y crois très fort.

Tu saisis l'appareil. Ma silhouette énorme dans le tee-shirt à rayures rouges, mon visage arrondi aux joues pivoine.

Et mon regard brillant sous le flash, le feu de l'alcool et l'amour, qui dit on-s'est-trouvés-tout-ira-bien-et-la-vie-devant-nous.

Ton visage à toi, ton attente de père, ta fantaisie de nuit, juste en reflet dans ce regard, le hors champ qu'on devine.

Oui c'est toujours toi derrière l'objectif et toujours moi devant.

J'aurais dû t'immortaliser mon amour.

Il a fallu attendre encore pour tenir dans nos bras notre fille.

Mais ce moment-là, dérobé à l'attente, je m'en souviens si fort.

J'étais prête à attendre encore. Prête pour bien d'autres journées comme celles qui viennent de passer. On se tient chaud à t'aimer, à te parler, et à y croire. Le temps s'est arrêté, pour mieux t'accompagner.

La chef du service est venue le vendredi, en fin de journée. Elle a voulu s'entretenir avec nous, les proches, les très proches.

Nous pénétrons dans la pièce : tes parents, ton frère cadet, Sébastien, ta cousine médecin, ma mère, ma sœur Lila et moi. Derrière les tables accolées, trois femmes.

Au centre, la chef du service de réanimation : avec elle, depuis le début, ce pacte implicite donc, la promesse de tout dire, de ne jamais m'épargner la vérité. Cette femme aux yeux graves, aux mots toujours espacés.

À sa droite, une femme plus âgée, fine silhouette légèrement en retrait. C'est la première fois que je la vois.

À sa gauche, une jeune interne, que j'ai croisée souvent lors de nos longues journées. Ce soir, je sens son regard bouleversé, bien avant le verdict.

Trois Parques tenant entre leurs mains le fil de ta vie mon amour. Et nos cœurs suspendus à leurs lèvres.

Une seule parlera.

Les autres ont leurs yeux sur nous.

Et les trois Parques attendent, attendent que l'on soit prêts à entendre.

Derrière moi, Odette et Paul, Sébastien et Livia, et puis Lucie, ma mère.

Un peu à l'écart, ta cousine Iris.

Moi je suis au premier rang, la bonne élève. Avec ma sœur, Lila, tout près de moi.

Combat inégal, ces trois sœurs en médecine, face à nous deux en ignorance.

Je tiens la main de Lila, ou plutôt elle tient la mienne. Et tout flux qui me traverse passe en elle aussitôt. Comme aux plus jeunes heures. Oui nous étions si proches. Elle et moi. À nous comprendre sans les mots. À nous deviner à distance. Mais là c'est immédiat : ce qui me traverse fonce en elle. Et cela dévaste, je sais. Pour me rendre plus forte à l'annonce.

Elle va parler maintenant, la chef du service de réanimation :

— Il ne s'est pas réveillé. Il aurait dû. Il ne s'est pas réveillé. Ce que nous avons fait n'a pas suffi à le sauver.

Le silence. L'effondrement de ma sœur juste à côté de moi. Je veux parler. Poser des questions. Tant que je parle, rien n'est fini, mon amour. Négocier. Oui négocier encore. Même si c'est vain. Simplement pour ne pas sombrer. La jeune interne fond en larmes en face de moi. Mais je tiens ferme. Je suis la petite fille intelligente du premier rang qui pose des questions pour bien tout comprendre. Être sûre qu'en face, ils ne se trompent pas.

— Mais pourquoi aurait-il dû se réveiller, là, maintenant ? Pourquoi ne mettrait-il pas plus de temps à revenir ?

— Le cerveau est abîmé. Malgré les différents protocoles que nous avons tentés, votre mari continue à faire des crises d'épilepsie. Nous avons levé tous les produits, toute sédation. Elle a été éliminée par le corps maintenant. Normalement à l'heure qu'il est, il devrait être réveillé. S'il ne l'est pas, c'est qu'il ne peut pas. Son cœur va bien, ses organes ont récupéré, mais son cerveau est détruit. C'est fini.

Je parle encore :

— Je ne veux pas qu'on débranche le respirateur maintenant. Sa sœur est dans l'avion pour la France, elle vient des États-Unis. Il faut l'attendre.

— On ne lèvera pas l'assistance respiratoire tout de suite. On vous donne le temps de lui dire au revoir. On a le temps.

Dans le silence, on sort de la pièce. On tombe dans les bras les uns des autres. On pleure. Un homme et une femme assis dans la salle d'attente, que nous ne connaissons pas, se mettent à pleurer pour nous. Ma sœur me dit, Je serai toujours là pour toi. Tes parents me disent, On sera là. Je vais voir ton frère Sébastien et lui demande :

— Tu leur apprendras à skier ?

Et l'on pleure.

Ton ami Charles attendait dehors. Il pleure. Il veut prévenir les amis. Je lui demande d'attendre. Tant que tu es en vie. J'appelle Marc qui a laissé tant de

messages et je lui demande d'attendre aussi avant de prévenir les amis du quartier. Tant que tu es en vie.

La chef du service de réanimation nous propose de parler à un autre médecin. Un grand homme d'origine africaine, calme, posé, qui nous reçoit. Sébastien, Odette et Paul lui posent des questions. Alors il a ces mots :

— Nous ne sommes pas devins, ce que nous vous disons, c'est ce que nous croyons, nous médecins, au vu des statistiques. Oui, dans plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, lorsque le patient ne se réveille pas après la levée de la sédation, c'est qu'il n'y a plus d'espoir. Mais nous ne sommes pas devins.

Ce sont des mots qui apaisent. Et peut-être plus que les mots, la voix, le corps de cet homme. Son humanité. Et comme je nous vois tous là, à te pleurer déjà, alors que tu respirez dans la chambre un peu plus loin, je vais te voir.

J'entre.

Je prends ta main.

Je m'appuie contre ta poitrine, pose la tête contre ton cœur.

— Mon amour, je t'aime si fort. Tout ira bien tu verras. Tout va bien se passer, je te le promets.

Ce sont les mots que je trouve pour te dire que la route ne sera pas douloureuse. Que tu peux être en paix. Que l'on va se débrouiller avec les enfants et que ce n'est pas ta faute. Je veux t'accompagner encore. Des mots d'amour, c'est tout ce que j'ai.

Comme eux, comme tous ceux qui étaient là.

Chacun leur tour, dans le secret de la chambre ils t'ont parlé, se disant que c'était la dernière fois.

J'ai demandé que, désormais, il n'y ait plus que les très proches à l'hôpital. J'allais m'installer près de toi, dormir à tes côtés pour tes derniers jours. J'apporterais le lendemain mes affaires.

J'ai dit cela comme si c'était à moi de décider. Je n'ai pas cherché à savoir si l'on était d'accord. C'était comme cela et peut-être était-ce injuste. Mais c'était, je croyais, la seule façon dont je pourrais me relever. Après.

Nous sommes rentrés en voiture à la maison. Le silence était absolu. La nuit noire tombait bien pour cacher nos visages dévastés. Il a fallu trouver la force de prendre les enfants dans les bras, de leur lire une histoire, de leur dire quelques mots. Je n'ai pas dit, C'est fini. Mais je n'ai pas menti. Car tant que tu respirez...

Margot est venue se blottir contre moi. Elle m'a demandé des nouvelles. Je lui ai dit, pour ton cerveau, qu'on le pensait très abîmé. Et que tu n'arrivais pas à respirer tout seul. Et Margot m'a regardé bien droit dans les yeux :

— Mais papa c'est un super bricoleur, il va forcément réussir à le réparer, son cerveau.

J'ai serré ma fille contre moi.

J'ai dit, Oui, il faut y croire, il faut penser très fort à lui.

Étrangement j'ai dit cela, alors qu'en moi l'espoir n'était plus possible.

Je n'ai pas eu la sensation de lui mentir.

J'ai pris simplement ce qu'elle venait de dire comme un baume pour la nuit.

Et j'ai fermé les yeux.

III

Je me lève et le contact du marbre noir sous mes pieds nus est infiniment doux. À tâtons, je parcours le long couloir qui s'étend devant moi où la lumière n'existe pas. Seule la blancheur de ma robe y crée le jour et guide mes pas. Je sais que tu m'attends : dehors, sur la terrasse. Je pressens ta silhouette tournée vers la lune et le jardin, de l'autre côté de la porte de corne. Je la repousse de toutes mes forces, elle s'ouvre pourtant facilement. Un courant d'air me porte à toi, assis plus loin sur l'immense terrasse aux colonnes anciennes, surplombant les jardins. Tu ne te retournes pas. Tu contemples les palmiers qui penchent dans le noir, humes l'odeur des pavots et des coquelicots gris. La lune s'est cachée je crois, je ne la vois pas. Je ne sais pourquoi je n'ose pas poser ma main sur ton épaule. Une grande tristesse m'assaille et je voudrais pourtant me blottir contre toi. Je m'assois à tes pieds, tends ma main vers la tienne.

— Si tu m'entends, prends ma main et serre-la.

Un temps, un temps indicible. Je vois dans tes yeux l'effort et bientôt ton bras, ta main se tendent vers moi. Tes yeux pleurent. Sur ma robe de mariée coulent nos larmes et nous échangeons nos alliances. Je sens nos enfants juste derrière nous.

Nos familles se réjouissent et nos amis applaudissent silencieusement. Dans le jardin, des lumières s'allument, ici et là, laissant voir des tables, un banquet pour la fête. Le jour est presque là et l'on descend les marches. Je dis C'est une nuit blanche que nous avons passée là. Tu souris et demandes À partir de quand dit-on vraiment qu'elle est blanche ? Un tour inverse de cadran, une lune absente, qui font croire que rien n'est arrivé ? Peut-être le serpent qui devait te piquer à l'acmé de la joie s'est-il simplement ratatiné sous la pierre... Ou serais-tu vraiment revenu m'épouser ? Est-ce un rêve, mon amour, que je fais cette nuit pour toujours, à ne vouloir pas de demain ?

IV

— Il a ouvert les yeux mais ça ne veut rien dire.

Ce sont les mots de l'infirmière, lorsque je l'appelle à quatre heures du matin, pour savoir si tu convulses encore, si l'on a bien laissé l'écharpe entre tes mains.

— C'est peut-être un mouvement réflexe, ajoute-t-elle.

Je m'étonne aujourd'hui d'avoir été si sage. D'avoir pu me recoucher, me rendormir, sans qu'à cette annonce ne s'emballent mon cœur et mon esprit. Je crois que depuis là où l'on se trouvait, dans la tristesse absolue de te perdre, il n'était possible d'envisager que de minimes consolations. J'ai surtout voulu entendre ce que l'infirmière m'avait dit d'abord, que les convulsions ne te secouaient plus, qu'un peu plus paisible, maintenant, tu pouvais sommeiller. Je savais aussi que le lendemain, je serais seule avec toi, c'était ce que j'avais demandé et je m'y préparais. Profiter de tous les instants qui me restaient à tes côtés, t'accompagner jusqu'au bout de douceur. Il fallait pour cela être calme, vivre au pur présent. Je ne sais plus si j'ai même partagé cette nouvelle, pourtant complètement inédite, avec ton frère Sébastien, qui dormait juste en bas. Et si je ne m'en souviens pas, c'est peut-être que, comme moi, il n'a pas laissé libre cours à la palpitation secrète générée par ces mots :

— Il a ouvert les yeux. Mais ça ne veut rien dire. C'est sans doute un mouvement réflexe, et il peut très bien repartir ensuite dans beaucoup de souffrances.

Au matin, ma mère m'a conduite à l'hôpital. J'avais emporté des photos des enfants, dans un grand cadre façon tableau, qui était accroché dans le salon, et mes affaires, pour m'installer auprès de toi : un sac, avec un pyjama, une trousse de toilette, quelques vêtements. Une valise paradoxale, qui témoigne à la fois d'un espoir naissant et du chemin vers l'adieu que je me préparais à accomplir.

Dans la voiture, j'ai appelé ta cousine, qui est si croyante. J'avais besoin de ses mots à ce moment-là. Elle m'a dit, Tu es sa femme, même si son cerveau

est très abîmé et qu'il n'a plus sa conscience, son corps est encore là, tu peux le soigner, l'aimer. Je ne lui ai pas répété les mots de l'infirmière.

Ma mère m'a déposée devant l'hôpital.

J'ai marché le long des couloirs, seule, pour la première fois. Je portais ma valise qui semblait lourde comme le chemin long, terriblement long.

Mon cœur battait à rompre.

Je me disais, j'en avais le secret espoir, qu'il nous était peut-être donné de nous voir une dernière fois, un regard, un dernier, celui qu'Orphée et Eurydice ont échangé, mais moi, je le savais, alors j'allais en profiter, ne pas pleurer, mais au contraire sourire à ce cadeau que tu me faisais, ultime. En même temps, je craignais tant de découvrir, après ton corps silencieux que j'avais connu ces jours-ci, un regard vidé, qui ne t'appartiendrait pas.

C'était samedi matin. L'hôpital semblait désert. J'ai marché jusqu'à ta chambre sans rencontrer personne et je suis entrée.

La chambre était baignée de lumière. Allongé que tu étais, tu as tourné les yeux vers la porte, sans pouvoir me voir encore. Une infirmière se tenait près d'un autre patient. Je n'ai pas fait attention à elle, je ne l'ai pas même saluée. J'ai parlé vite pour que tu saches :

— C'est moi mon amour je suis là.

Des larmes. Des larmes dans tes yeux.

Tu es dans ce lit, incapable de bouger, de parler, le respirateur sur ton visage. Mais tes yeux. Ce sont bien les tiens. Ces larmes sont les tiennes. J'approche encore :

— Mon amour je suis là.

L'infirmière veut s'éclipser mais je lui dis, j'ai besoin de le dire :

— Il pleure, vous avez vu ? Il pleure.

Elle me sourit, je vois qu'elle y croit, mais comme pour se rattraper, elle répète ce que j'ai entendu hier :

— C'est peut-être un mouvement réflexe. Il faut attendre l'interne.

Et elle s'en va, délicatement.

C'est bien toi. Et tu sais qui je suis. C'est tout ce dont j'avais rêvé.

Alors je m'approche. Je prends ta main gauche :

— Si tu m'entends, prends ma main et serre-la.

Au prix d'un immense effort, ta main se serre autour de la mienne. Je passe de l'autre côté du lit :

— Est-ce que tu peux serrer ma main, encore ?

Un temps. Ta main droite dans la mienne, qui donne toute sa force.

— Merci mon amour.

Je n'en peux plus de joie.

— J'ai des photos des enfants, où veux-tu que je les pose ?

Tu regardes ton fils et ta fille, et les larmes coulent encore. Et avec tes yeux, tu me désignes le plafond. Je ris. Oui, bien sûr, c'est le seul endroit que tu vois vraiment bien, le plafond. Mais comme je n'ai pas de quoi réaliser l'installation, je pose le cadre sur la table, juste à côté du lit.

Je sais que tu es là, avec toute ta tête, ton cœur. Plus de doute. Peut-être repartiras-tu comme ils disent, mais à cet instant, ce n'est pas cela qui compte. Juste ce moment, incroyable, qui nous est donné à tous les deux.

Deux infirmières entrent dans la chambre. Elles sourient. Elles ne peuvent pas parler. Pas encore. Elles me demandent de te laisser, elles doivent t'examiner. Je te quitte à regret et de l'autre côté de la porte, je tends l'oreille.

— Allez Monsieur, on y va, on le lève ce bras... Bravo ! Eh bien voilà ! Allez, la jambe maintenant... On y est !

Entre chaque phrase, ce temps où je devine tes efforts. Et le soulagement immense, lorsque tu parviens à te mouvoir. Pour l'instant, je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Mon cœur s'est comme remis à battre, et la chef du service de réanimation qui s'apprête à entrer me sourit, pour la première fois.

Je l'intercepte, avant qu'elle ne pousse la porte. Elle prend le temps de s'asseoir près de moi :

— On a encore beaucoup de tests à faire, mais oui, c'est très positif. Très positif. Vous devriez rentrer vous reposer maintenant, vous occuper de vos enfants, en attendant.

— Je veux être avec lui. Je vais m'installer ici les prochains jours.

— Vous avez déjà fait énormément.

— Pas assez.

— Vous ne vous rendez pas compte. La plupart du temps, quand un patient est dans le coma, cela ne se passe pas comme cela. Les proches ont beaucoup

de mal à être auprès de lui, à lui parler. C'est rare ce que vous avez fait. Vous. Et tous ceux qui étaient là. Rentrez chez vous, je vous assure. Occupez-vous de vos enfants. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

Je retourne à ton chevet :

— Je vais voir les enfants, mon amour. Je te laisse un peu, je reviendrai cet après-midi. Mais si tu veux que je reste, serre-moi la main.

Tu m'as regardée. Et tu n'as pas serré ma main. Je t'ai embrassé. Je t'ai dit combien je t'aimais.

Et je suis descendue à la cafétéria, le cœur absolument léger.

Pour la première fois, j'ai eu faim. J'ai choisi une tarte au citron et un thé. Le goût de cette tarte industrielle sans doute décongelée de la veille... inoubliable.

J'ai téléphoné aux proches. Un coup de fil après l'autre. Calmement. En faisant attention à n'oublier personne. Comment les laisser dans le malheur alors que je savais ? Je n'ai rien affirmé. Tu n'étais peut-être pas définitivement sauvé.

Mais au fond de moi, toute inquiétude avait cessé.

Je ne sais plus comment je suis rentrée. Peut-être un taxi que j'ai appelé.

À la maison, j'ai serré les enfants dans mes bras. Je leur ai dit, Papa a ouvert les yeux.

Et j'ai réalisé : nous étions samedi et tu avais ouvert les yeux, exactement comme ta fille te l'avait demandé.

— Est-ce qu'il a parlé ? a demandé Margot.

J'ai répondu que tu étais toujours sous assistance respiratoire, qu'il fallait attendre.

— Demain j'irai voir papa et je veux qu'il me parle, a décrété Margot.

J'ai pris une douche. Je me suis habillée pour la première fois depuis l'accident avec l'envie d'être jolie.

J'étais dans le jardin quand le téléphone a sonné. C'est quelques minutes plus tard que j'ai découvert le message.

C'était la chef du service de réanimation :

— Est-ce que vous pouvez me rappeler ? J'ai quelque chose d'important à vous dire. Rien de grave, ne vous inquiétez pas. Mais rappelez-moi.

Je n'ai pas hésité. Elle a décroché aussitôt :

— Votre mari. Il respire tout seul.

Cela s'est dit ainsi. En deux courtes phrases, séparées par un tout petit silence. Suffisant pour bien comprendre, écourté pour aller plus vite que la peur. C'est la première fois que cette femme m'appelle au téléphone. La première fois que les mots espacés ne lui sont pas difficiles à prononcer. Mais elle les délivre lentement parce qu'ils ouvrent une grande porte. De joie. De reconnaissance. De fierté. Oui c'est comme s'il fallait déjà, d'elle à moi, se le dire : on y est arrivées.

Elle me dira ensuite, lorsque je la remercie de m'avoir tout le temps parlé sincèrement :

— Vous l'avez maintenu en vie plus d'une demi-heure, sans faillir, jusqu'à l'arrivée des pompiers. C'est un exploit physique, psychique, sachez-le. Sans cela nous n'aurions pas pu le guérir. Vous lui avez sauvé la vie.

Mais comme elle dit ces mots espacés, « Il respire tout seul », je comprends soudain ce qu'elle m'a épargné. Tu bougeais, tu avais toute ta tête, mais l'on ne savait pas encore si tu étais sauvé. Ce matin-là, en me demandant de partir, elle m'a laissé la joie intacte.

Elle a attendu d'être sûre : tu vas vivre.

Une semaine après ton réveil, le neurologue a eu ces mots :

— Pour l’instant vous avez quelques trous de mémoire, c’est normal. Un peu comme si vous aviez fait tomber votre bibliothèque par terre et qu’il fallait à nouveau tout ranger. Mais cela va se remettre en place. En revanche, les tout premiers jours juste après le réveil, où vous étiez pourtant conscient, n’ont pu être gravés, à cause des médicaments. Vous n’en aurez pas la mémoire. Votre stylo n’écrivait pas encore.

Ce n’est pas ton stylo, c’est le mien mon amour. Mais, à défaut, je te les raconte, ces premiers jours de ta deuxième vie.

Tout ce que tu as dû réapprendre : te lever, tenir en équilibre, marcher, tenir une fourchette, manger seul. J’ai cette vidéo que ton frère aîné, Dominique, a faite quand il est revenu te voir. Tu t’amuses à danser, à sauter, et l’on voit comme c’est périlleux.

Dès l’après-midi du samedi, tu parlais sans problème, rien n’avait été affecté de ton intelligence, de ton élocution. Je suis arrivée à l’hôpital et je voulais te dire à l’oreille les mots de Margot : « Demain je veux qu’il me parle. » Mais tu nous avais devancées. Tes parents et toi, en conversation. Comme si de rien n’était. Ton père, ta mère, rajeunis d’un coup.

Tu avais cette voix d’outre-tombe, caverneuse, à cause du respirateur qui avait abîmé tes cordes vocales. Et cette espèce d’euphorie, de désinhibition qui était due aux produits que l’on t’avait administrés ces derniers jours. Tu avais l’air grisé, égayé par un bel alcool. Ton humour ressortait à plein. Cela rendait tes visiteurs encore plus heureux. Nous qui venions de passer ces quelques jours remplis d’angoisse, nous sortions de ta chambre en pleurant de rire.

Mais Margot et Victor ne te reconnaissaient pas. Surtout Margot, qui t’en voulait d’être si léger alors qu’elle avait eu si peur, et qu’elle avait été si malheureuse. Elle refusait d’entrer dans la chambre. C’était la fête autour de toi et nos enfants avaient bien du mal à y participer.

Un des médecins avait dit que, peut-être, tu garderais ce caractère fantasque. Parfois la désinhibition persistait. Je m’étais faite à cette

éventualité. Je m'en accommoderais, c'était bien le moins. Je t'aimais d'ailleurs aussi comme cela. Et j'avais confié à Livia qu'il suffirait de ne pas te laisser seul avec la carte de crédit.

Mais tu as retrouvé, assez vite, ton humeur naturelle plus réservée. Pour les enfants surtout, j'ai senti que tu y travaillais.

J'étais avec Margot et Victor et j'essayais de les inviter dans ta chambre. Victor y est allé le premier. Avec lui, tu as eu ce jeu. Il était assis sur ton lit, près de toi, tandis que tu t'amusais avec la télécommande qui variait la hauteur du lit et la position du dossier. Victor riait à pleine gorge. J'ai soulevé Margot depuis le couloir pour qu'elle puisse vous voir par le hublot. Elle a voulu entrer. Avec ce jeu, tu les as reconquis.

J'ai encore cette photo de nous quatre dans le lit, que ton frère Sébastien a prise, et qu'on a envoyée à tous nos amis.

C'était lundi matin, une semaine à peine après la nuit de l'accident.

Le lundi après-midi, Charles a voulu parler aux médecins. Pourquoi nous avoir annoncé que c'était fini ? Il était en colère. Même si de mon côté je n'étais que reconnaissance, je l'ai accompagné. L'interne a voulu nous expliquer :

— On le croyait. On a partagé avec vous nos conclusions. Sincèrement. Celles qu'on élabore à partir de chiffres, de statistiques. Il faut que vous sachiez : votre ami, votre mari, fait partie des « 0,01 % de ressuscités de la médecine ». Vous êtes heureux, mais sachez que nous aussi, extrêmement, car ça n'arrive pas tous les jours quand on travaille en réanimation.

Je m'étais maquillée, nous avions apporté, sur les conseils de Livia, des fleurs et du chocolat pour tout le personnel du service. Et j'ai remercié les uns et les autres.

On allait te transférer au service cardiologie, pour la rééducation cardiaque, qui prendrait encore plusieurs semaines. Il fallait retrouver ton souffle, muscler ton cœur.

Cet après-midi-là, quand je suis entrée dans la chambre, les infirmières souriaient. Tu venais de passer un moment avec elles, à les faire rire, leur

demandant ce que tu pourrais offrir à une femme qui t'avait sauvé la vie. Une bague, avait répondu l'une d'entre elles.

Tu m'as demandée en mariage. Tu étais encore dans ce même état de drôlerie, d'étonnement, te réjouissant de la simple sensation de l'air qui entraînait dans ta gorge.

On a dansé doucement devant les infirmières, un petit slow improvisé, et tu manquais chaque fois de t'écrouler.

J'ai cru qu'avec le reste, cela aussi, tu l'oublieras. Mais tu t'es souvenu.

ÉPILOGUE

Nous nous sommes mariés un an et quelques mois après l'accident. Je redoutais en secret le jour anniversaire de cette nuit terrible où tu étais parti. Mais il y avait cet horizon, notre mariage, fixé à l'été, qui, d'une certaine manière, désamorçait l'angoisse.

Tout le temps de l'hôpital, les médecins, parlant de toi, disaient « votre mari » ou « votre époux ». Et j'avais intégré la formule, que j'utilisais à mon tour. Cela me plaisait maintenant d'officialiser.

Nous n'avions pas beaucoup d'argent mais nous voulions rassembler autour de nous aussi bien la famille que les amis. Nous cherchions un lieu.

Un soir, dans le bus, j'ai croisé notre voisine Anne. Je lui ai annoncé que nous allions nous marier et Anne a proposé, comme cela, sans une seconde d'hésitation :

— Vous voulez faire ça chez nous ?

C'était un immense cadeau. Pour nous, ils ont accéléré leurs travaux et l'on a pu davantage ouvrir nos jardins l'un sur l'autre, installer chez eux le buffet et la piste de danse. Avec eux, la famille et des amis venus de loin, nous avons préparé, pendant plusieurs jours, cette grande fête. Nous mangions tous ensemble, de belles et grandes tablées que l'on a continué à installer plusieurs jours après le mariage. C'était presque étrange de s'arrêter ensuite.

Le jour du mariage, Dominique et Nina avaient décoré de plumes blanches notre voiture.

Dominique avait composé cette banderole : « *There is an angel in the car* ». C'était drôle d'arriver à la mairie comme cela.

Les enfants étaient beaux et fiers.

Lorsque nous nous sommes levés pour passer nos alliances et signer le registre, des larmes ont coulé.

D'autres encore, un peu plus tard dans la soirée, quand ceux qui le voulaient ont pris la parole, pour nous témoigner leur amour.

Presque tous ceux qui avaient vécu le pire avec nous étaient maintenant là pour la joie.

Mais Solenn manquait à l'appel. Le cancer l'avait emportée quelques mois plus tôt et notre ami Juan, qui l'avait aimée jusqu'au bout, était bouleversé.

Dans le jardin, nous avons entouré le grand rosier en fleur d'une petite écharpe de laine que Solenn avait tricotée quand elle était à l'hôpital et dont elle aimait recouvrir les arbres et les poteaux dans les jardins de l'AP-HP.

Ce joli manteau rouge est toujours là, il résiste aux intempéries et aux années qui passent, comme tous les rires, les embrassades, les témoignages de ceux qui étaient là.

Je me souviens du petit matin, se levant dans le jardin encore décoré, éclairé par les bougies, et de cette table que nous partagions, recouverte de toile cirée à carreaux rouges et blancs. Presque tous les invités étaient partis se coucher. Avec ta sœur, tes deux frères, tes neveux et Marc, nous dégustions des rhums arrangés et du whisky. Nous avons eu cette discussion absurde qui consiste à déterminer à partir de quel moment l'on pouvait vraiment considérer que l'on avait fait « une nuit blanche ». Lorsque le soleil se levait ? Lorsqu'on croisait ceux qui partaient travailler ? Lorsqu'on embrayait sur la journée sans se coucher ? Je ne sais pas pourquoi mais je suis sûre que tous ceux qui étaient là se souviennent parfaitement de ce moment.

Tout cela tu le sais. Tu y étais. Et pourtant je l'écris.

Cette part d'absence en toi, que je continue d'explorer.

Comme je t'écrivais au début, séparée de toi par tant de kilomètres, juste après que nous nous étions rencontrés. Et l'on s'était si bien aimés comme cela, que tu étais venu me chercher à l'aéroport et ma valise n'était plus repartie de chez toi.

Cette part de ton absence que je remplis de mots, à faire de toi mon confident, mon unique.

Comme j'écrivais ces lettres d'amour, jeune fille, à tous ces garçons différents sans les envoyer, jamais. Et à dix-sept ans, ma sœur m'avait dit :

— Il ne se passera jamais rien.

Et ma défiance envers moi-même pendant si longtemps.

Peut-être oui, rien n'advierait, rien d'autre n'était advenu que la rêverie, folle et annihilante.

Mais ta présence que j'assois de mots.

Un jour, tu t'en souviens peut-être mon amour, quelques semaines après notre mariage, nous marchions tous les quatre dans la rue, et Victor a dit :

— Moi, quand je serai papa, vous serez papi et mamie.

Je tenais la main de Victor et je me suis arrêtée de marcher. J'étais soufflée.

Toutes ces nuits depuis l'accident où je dormais en pointillé, surveillant en secret ton souffle, touchant régulièrement ta poitrine, m'assurant que tu étais bien là, que tu n'allais pas m'être repris.

Ces doutes fulgurants, surgissant de nulle part, à n'importe quel moment, et je me demandais si je n'étais pas en train de rêver, un long rêve qui ressemblerait à la vie, et tu serais toujours dans ce lit d'hôpital, et moi j'allais me réveiller et trouver le malheur.

Cette nuit du milieu, où peut-être je suis restée. Toi et moi dans ce palais de nacre. À jamais ?

Cela m'a submergée.

Alors, j'ai serré la main de Victor.

Je l'ai portée à mes lèvres pour un baiser. Et j'ai dit, Oui.

Oui à Victor.

Oui à l'avenir qu'il nous dessinait simplement. Et j'ai osé.

Pour la première fois, à nouveau, je nous ai vus vieillir ensemble.

© *Le Tripode*, 2019
ISBN : 978-2-37055-196-2

Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Vigile](#)

[Épigraphe](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[Épilogue](#)

[Copyright](#)